

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

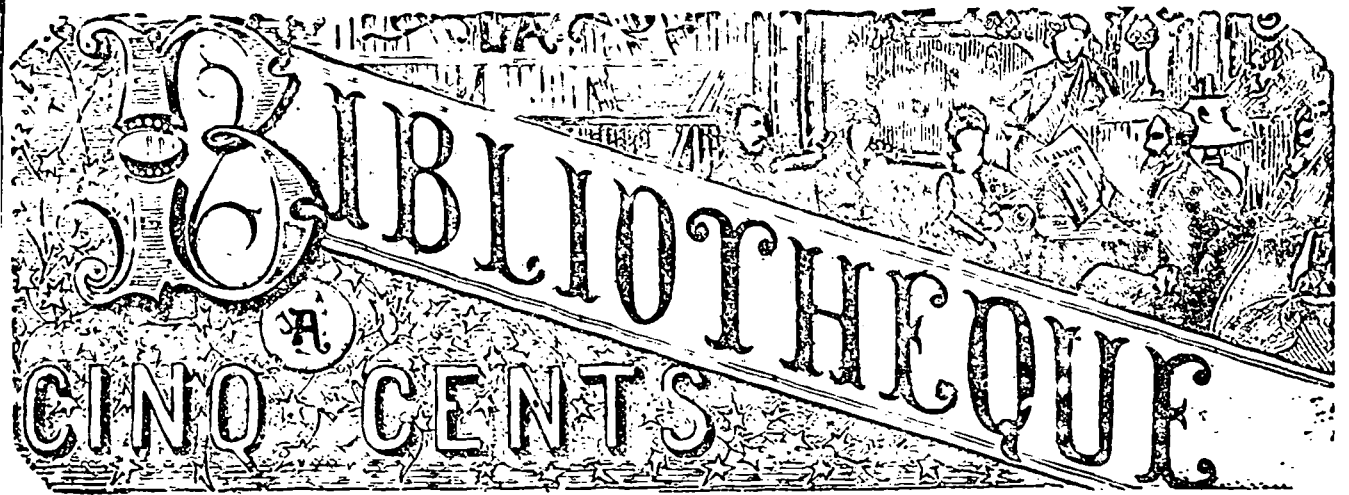
Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

BIBLIOTHEQUE

CINQ CENTS



Publié et imprimé par Dansereau, Belleau & Cie., 516 Rue Caig.

Vol. XV

{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL. 21 SEPTEMBRE 1893.

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 24

L'AMOUR A L'AMERICAINE

TROISIÈME SÉRIE DE "FAUT-IL AIMER?"



Autour d'eux circule et bourdonne la cohue des débarcadères. (Page 562.)

La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement, Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMERO, 5 Cents

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les joudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

DANSEREAU, BELLEAU & Cie,

EDITEURS PROPRIETAIRES

516 Rue Craig, Montréal.

MONTRÉAL, 21 SEPTEMBRE 1893.

LE ROI DE L'AMOUR

LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS commencera la semaine prochaine la publication d'un grand roman qui fera sensation "LE ROI DE L'AMOUR" est un drame d'une telle puissance d'émotion, de sentiment et de cœur que le retentissement en sera considérable.

Cette œuvre, unique dans son genre, renferme des situations poignantes et vraies puisées aux grands faits historiques dans lesquels la femme et l'amour ont toujours eu des rôles prépondérants.

L'auteur si sympathique s'est efforcé de mettre en relief les sentiments bons ou mauvais qui agitent le cœur humain.

"LE ROI DE L'AMOUR" est l'œuvre la plus captivante, le drame d'amour le plus émouvant qui ait été donné au public depuis longtemps

L'AMOUR A L'AMERICAINE

I

Maurice venait de voir arriver le premier jour de la semaine de son départ. Il était temps de commencer les adieux. Ainsi qu'il faisait toujours, il les commença par les morts, c'est-à-dire par la tombe où dormaient, sur les hauteurs du Père-Lachaise, le père et la mère qu'il avait perdus vers sa quinzième année.

Il n'avait pas prévu que le grand congé parisien du lundi de Pâques allait remplir de promeneurs, pieux ou désœuvrés, l'immense nécropole. Cette foule, d'abord, le verra douloureusement, car la visite qu'il faisait n'était pas, pour lui, un pèlerinage à une pierre insensible; portant, gravés par le ciseau, des noms chers autrefois. Il venait chercher un entretien avec des âmes vivantes, présentes, clairvoyantes. Ses yeux, en effet, considéraient le monde mystérieux de la mort, non seulement avec la sérénité divine de la foi, mais encore avec la confiance très douce que ce monde est, pour le nôtre, invisible, non pas étranger. Il ne craignait pas que la transformation inévitable de la matière eût le pouvoir d'affaiblir, entre ceux dont elle brise l'apparent contact, ni le lien de l'amour, ni la vigilante protection d'une amitié dévouée. Il croyait que les morts deviennent, plus encore qu'ils n'étaient, justes, bons, tendres, équitablement fidèles à la réciprocité de la mémoire, recon-

naissants pour le pieux souci de leur bonheur continué au delà du tombeau. Il aimait à les évoquer, à prononcer tout haut leurs noms dans ses longues solitudes, jamais il ne se sentait moins seul qu'au milieu d'eux.

Le coin de terre où dormaient les siens, où il devait dormir lui-même si la Prairie ne gardait pas ses os, était situé dans la partie la plus escarpée de la funèbre colline. Ce lieu pittoresque n'a rien de l'odieuse régularité ordinaire aux nécropoles, car les soubresauts du terrain défient les alignements de l'ingénieur. Chacun des habitants s'est arrangé comme il a pu, selon son goût, sa fortune, la place qu'il a choisie. Les uns, de la fière colonnade de leur façade baignés de soleil, contemplant Paris tout entier; d'autres se cachent entre deux rochers garnis de lierre. Là où l'espace resté libre n'est pas assez grand, même pour l'étroite couche d'une jeune fille, un buisson d'églantine sert d'habitation au rossignol qui chante, sans s'apercevoir qu'il chante pour des oreilles endormies.

Par des sentiers étroits, abrupts, coupés d'escalades, infléchis par mille détours, Maurice atteignit le grand sarcophage de pierre grise et y déposa ses fleurs. Puis, dans une sorte de conversation de la pensée, priant, méditant, évoquant le souvenir, appelant le conseil et l'appui, le jeune voyageur, prêt à quitter la France de nouveau, passa une heure tout entière, à peine troublé par de rares promeneurs égarés dans cet endroit peu accessible.

"Voilà donc, songeait-il, que je pars encore une fois! Quand reviendrai-je? Revendrai-je seul, comme je pars? Que diraient ceux qui dorment là si, quelque jour, je m'agenouillais sur cette pierre avec elle? Et si, l'heure venue, je vous demandais pour elle, ô mes bien aimés! la permission de dormir à cette place où le choc des nations n'arrive que comme un léger murmure, vos âmes seraient-elles offensées? Oh! dites que non! Dites qu'il nous importerait peu, à vous, que le nom d'une étrangère fût gravé ici près du vôtre, si l'on pouvait écrire, à la suite de ce nom, qu'elle a rendu votre fils heureux!"

Dans quelques jours, après quatre mois de séparation, il allait se trouver en face d'Irène, sans que rien, entre eux, fût changé, sinon qu'elle avait avoué son amour sans espoir, résignée à tout, sauf à être "un ennui" dans l'existence de l'homme aimé. De son côté, il quittait Paris sans avoir pu même se distraire, loin qu'il eût oublié! Bien des choses qu'il avait vues, entendues, qu'on lui reprochait d'avoir faites, lui restaient sur le cœur comme un dégoût. Et vainement il s'était interrogé, il avait interrogé les autres pour se décider sur la voie qu'il fallait suivre. Vainement, depuis une heure, il questionnait la mort...

En ce moment, il crut ressentir dans sa pensée un choc mystérieux. Était-ce la mort qui lui répondait par un oracle intérieur, qui versait en lui ce mélange de repos et d'infinie tristesse? Car au lieu de la fièvre des luttes prochaines, il éprouvait un calme soudain. Quelque chose lui disait:

— Ne t'agite plus, attends: la destinée prononcera. Ton âme ne cherche que le devoir et le bien. C'en est assez, Dieu fera le reste; pars en paix!

Il appuya ses lèvres sur la pierre attiédie par un gai soleil et s'éloigna, plus tranquille et plus fort, étonné cependant de ne pas se sentir plus heureux. Comme il redescendait au hasard des sentiers, parmi le dédale des mausolées, il aperçut que la porte en bronze d'une chapelle était ouverte. Une femme de chambre de bonne maison y accomplissait des soins de propreté minutieux. Le spectacle n'avait rien que d'ordinaire, Maurice passa. Mais à peine eut-il tourné le quartier de roche auquel s'appuyait le monument, qu'il se heurta presque à une jeune fille en toilette sombre, assise sur un banc naturel de mousse et remplissant de roses magnifiques une jardinière posée près d'elle.

C'était Simona.

Elle leva les yeux au bruit, rougit d'abord extrêmement, puis avec un éclat de joie qui fit resplendir sa beauté.

— Oui, c'est moi, dit-elle, voyant que Maurice restait debout sans parler. Avez-vous peur de considérer un fantôme?

—Je m'attendais si peu... balbutia-t-il.

—A trouver dans un pareil endroit celle que vous avez appelée, certain soir, "une vraie mondaine." Eh bien, voyez comme je vous juge mieux. Rien ne m'étonne moins que de découvrir en vous un cœur fidèle aux morts. Est-ce que, par hasard, dans la grande ville funèbre, nous sommes voisins ?

—D'assez près, dit-il. Mes parents ont leur tombe là-haut, sous ce grand arbre. Je viens de leur faire mes adieux.

—Ah ! vous partez bientôt, en effet !...

Elle n'en dit pas davantage, mais Maurice lut dans ses yeux un reproche volontairement mérité.

—Je dois partir cette semaine, répondit-il, et je voulais, chaque jour aller vous voir. Mais vous ne savez pas quel déluge d'occupations accompagne un départ, quand on va aussi loin... et pour aussi longtemps !...

Très occupée à choisir les plus belles fleurs de sa gerbe pour en faire un bouquet, Simone paraissait à peine écouter Cléguérec.

—Depuis que je vous connais, je tâche d'apprendre à ne jamais me plaindre, dit-elle enfin.

Puis, ayant lié ses roses de quelques brins de gazon qui poussaient à ses pieds :

—Voulez-vous, demanda-t-elle, me conduire près d'eux ?

Sans parler, car le chemin était resserré et pénible, ils accomplirent le trajet. Quand ils eurent atteint la tombe cherchée, mademoiselle de Montdauphin déposa son offrande fleurie à côté de celle de Maurice, après quoi elle s'agenouilla et fit une prière, le front sur le marbre. Quand elle se releva, ses yeux étaient humides.

—Vous les avez perdus depuis longtemps ? interrogea-t-elle en s'asseyant sur le socle du mausolée.

—Depuis quinze ans, dans un intervalle de peu de semaines. Ils sont morts de la même maladie, qui était contagieuse.

—Moi, dit Simone, j'ai dit adieu à mon père quand j'avais quatorze ans. C'est le seul être qui m'ait jamais aimée... comme on a besoin d'être aimé. Ah ! oui, grand Dieu !... le seul ! En aucun moment de ma vie je n'ai compris cette consolante vérité aussi bien que je la comprends à cette heure, dans ce cimetière.

Cléguérec balbutia quelques paroles pour la fortifier contre son découragement. D'un geste, elle exprima que la tentative serait inutile. En même temps elle souriait, mais les fossettes de ses joues, creusées plus qu'à l'ordinaire, montraient l'effort que lui coûtait ce sourire.

—Changeons de sujet, dit-elle bientôt. Cette grande mondaine — que vous connaissez si peu — éprouve le besoin de repousser loin d'elle toute apparence hypocrite de qualités absentes. Ne vous figurez pas que je viens ici régulièrement, comme je le devrais. Quand les vivants me rendent heureuse... j'oublie les morts, pour leur revenir quand je souffre. J'ai idée que le Père-Lachaise me verra souvent, désormais... Voulez-vous, ajouta-t-elle après un silence, que nous fassions un arrangement ?

—Lequel ?

—Si cela peut vous faire quelque plaisir, une fois par semaine. Est-ce trop ?

—Simone ! dit-il en prenant la main de la jeune fille et en la serrant avec force, ne vous souvenez-vous déjà plus de notre alliance d'amitié ? Ce n'est pas toutes les semaines, c'est tous les jours que ma pensée cherchera la vôtre. A Dieu ne plaise que je vous conseille l'oubli des morts ! Mais, pour un être jeune, délicat, tendre comme vous, le marbre d'une tombe est un lit de repos bien dur aux heures de lassitude. Croyez-moi, ne faites pas ici de trop fréquentes visites !

—Ah ! dit-elle, si vous saviez comme je viendrai souvent ! Oui, souvent — elle frappa doucement la tombe de sa main nue — cette pierre me verra telle que je suis à cette minute... sauf que je serai seule !

Tout à coup, sans que rien eût fait prévoir cette crise, elle éclata en sanglots, tandis que son compagnon, douloureusement ému d'un désespoir qu'il croyait comprendre, laissait tomber la rosée bienfaisante, sans prononcer une parole.

Quand Simone fut un peu calmée, il dit :

—Je vous conjure d'être certaine que vous avez en moi le meilleur des amis. Je partirais heureux ! si je n'emportais l'image poignante que ces larmes vont laisser dans mon souvenir. Ne voulez-vous pas me permettre de vous consoler ? Pauvre enfant ! si vous ouvrez les yeux, la consolation, pour vous, ne sera que trop facile. Votre cœur s'était trompé : repronez-le ; soyez courageuse ; appelez en aide votre fierté ; la jeunesse vous ordonne de croire, d'espérer, de vivre.

Elle s'essuya les yeux, haussa les épaules, et, frappant la terre du pied, elle répondit :

—Alors, vous craignez que le chagrin d'être séparée à jamais de monsieur Alain de Lavaudieu n'amène bientôt sous ces arbres mon cercueil, voilé de lis et de roses blanches ?

—Non, Dieu merci ! répliqua Maurice péniblement impressionné par cette ironie. Mais il y a quelque chose de pire pour une femme que de s'être méprise en aimant : c'est de revenir trop vite de son erreur.

Mademoiselle de Montdauphin plongea ses yeux dans ceux de Cléguérec avec une sorte de colère.

—Un seul homme n'a pas le droit de me reprocher cette guérison trop rapide, fit-elle. Pouvez-vous me blâmer de n'être ni aveugle ni sourde ? Oui, vous m'avez convaincue. Je marchais dans une fausse route, éclairée par je ne sais quelle lueur trompeuse ; mais je marchais de bonne foi, courageusement, honnêtement, résolue à ne pas faiblir, même quand le but semble reculer, disparaître dans les ténèbres. Et vous êtes venu ! Vous m'avez saisi la main. Vous m'avez forcé à tourner la tête. Vous m'avez fait admirer, désirer la route véritable, celle qui monte, dans l'éblouissement du soleil radieux, jusqu'aux éternels sommets. Voilà votre œuvre ! Et maintenant, n'est-ce pas ? l'heure est venue pour moi de lâcher la main qui m'a guidée. Vous partez ! Je reste seule, avec la science funeste que vous m'avez apprise, et je dois m'asseoir, classiquement drapée dans mon chagrin, sur la tombe où se consume la chair de mon cœur, au bord du sentier sans issue ! Il faut que je verse des larmes, correctement, à la vue des passants émus et édifiés ! Mais je ne veux pas, moi ! Je suis jeune, belle ; je veux bien souffrir. Mais je veux qu'on souffre, qu'on lutte, qu'on se sacrifie pour moi. Je veux aimer, je veux être aimée du véritable amour, de celui que vous m'avez fait connaître !

Elle s'interrompit, haletante, épuisée, transfigurée, plus belle assurément qu'elle n'avait été — qu'elle ne sera, pauvre enfant ! — à aucune autre minute de sa vie. Cléguérec l'admirait en silence. Il pensa tout haut cette phrase :

—Comment a-t-il pu renoncer à vous sans une angoisse, sans une prière de pardon, sans un mot ?

Encore une fois, elle eut un éclat de rire douloureux à entendre.

—Le pardon ! s'écria-t-elle. Mais c'est lui qui devait me pardonner, ou du moins c'est ainsi qu'il arrange les choses. Il m'a écrit ; ne le calomniez pas !

—Alain vous a écrit ! Pourquoi me l'avez-vous caché ?

Mademoiselle de Montdauphin défit son corsage, en tira une enveloppe souvent froissée et, la mettant presque de force aux mains de Maurice :

—Lisez, ordonna-t-elle avec une amertume qui bouleversait son visage. Vous êtes mon ami, en effet : Vous devez savoir tous les secrets de votre amie.

Et Cléguérec, indigné d'abord, puis douloureusement troublé par le rôle qu'on lui donnait dans cette comédie misérable, parcourut d'un bout à l'autre les lignes qui accusaient Simone d'avoir donné dans son cœur la place du fiancé à un autre homme... à lui, Maurice !

—Lui, malheureux ! fit-il en rendant la lettre. Mais vous avez répondu ?

Lentement, de ses mains tremblantes, elle repliait le papier, les yeux baissés sur l'enveloppe. Elle murmura, d'une voix devenue tout à coup aussi douce que celle des tourterelles qui s'appelaient sur les arbres voisins :

—A peine j'avais terminé la lecture de ces pages que j'ai

bondit vers ma table, pour répondre. J'ai mis une feuille blanche devant moi, j'ai trempé ma plume dans l'encre et j'ai songé à ce que j'allais écrire. Combien de temps me suis-je interrogée moi-même, je l'ignore. Tout ce que je peux dire, c'est que, rouge de honte, heureuse, bienheureuse, pourtant, j'ai quitté ma table sans avoir tracé une ligne. Car ce que j'avais lu n'était que la vérité pure... et Simone de Montdauphin, avec tous ses défauts et toute sa faiblesse... n'a jamais menti !

Un long silence régna. Elle restait humblement inclinée, dans l'attitude craintive d'une pénitente qui vient de confesser la suprême défaillance de sa vie. Lorsqu'enfin elle leva les yeux, ce fut pour rencontrer le regard profondément triste de Cléguérec... Elle connaissait, à cette heure, sa destinée. D'un mouvement brusque elle se mit debout.

— Je suis folle ! dit-elle avec un calme effrayant dans une pareille minute. Je serai en retard. Ma femme de chambre va me croire perdu. Adieu, monsieur ! et que le bonheur vous accompagne !

Maurice, troublé jusqu'au fond de son être, balbutia :

— J'irai prendre congé de madame votre mère et de vous.

— Oh ! non, fit-elle avec une énergie désespérée. De grâce, ne venez pas ! Restons-en sur ce souvenir. Les fautes et les lustres d'un salon après ces tombes et ces grands arbres ! Les phrases banales du monde après ce que vous venez d'entendre ! Un *au revoir* ! dit du bout des lèvres, après l'*adieu* que vous emportez ! Non ! Je mérite mieux ! Ne venez pas, et souvenez-vous quelquefois... du Père-Lachaise !

Déjà elle s'éloignait. Son nom, prononcé par Cléguérec, la fit retourner, obéissante comme un enfant.

— Simone !... sur l'âme de votre père, je vous conjure d'avoir du courage. De nous deux, vous êtes encore la plus heureuse. Si vous saviez !... Pour vous, tout l'avenir existe encore, plein d'espérance. Vous serez aimée ! Comment ne le seriez-vous pas ?

— Vous voulez dire, fit-elle, que je peux espérer la joie de ne pas mourir vieille fille ! Oh ! je sais. Déjà on me demande. Il y a Sigismond, la *baron* Versepuis ! J'ai fait sa conquête. Ces roses que vous admirez me viennent de sa main. Vous ne supposez pas que je pourrais offrir aux morts des fleurs aussi chères... avec mon argent ?

Elle souriait en prononçant ces paroles, et son pire ennemi n'aurait pu voir ce sourire sans éprouver une profonde pitié. Soudain, les traits superbes de son visage prirent une apparence de méchanceté sinistre.

— Au fait, demanda-t-elle, vous le connaissez ? Il invoque la recommandation de votre sympathie. Que pensez-vous de cet homme riche, désintéressé et vertueux, qui consentirait à me consacrer son existence ?

— En pense beaucoup de bien, répondit gravement Cléguérec. J'ai confiance en lui et je l'estime. Mais, de grâce...

Simone avait saisi le bras de Maurice. Elle y crispa sa main comme une griffe charmante et cruelle, puis elle dit, en regardant une dernière fois son interlocuteur dans les yeux :

— Vous l'estimez ? Eh bien, vous pouvez aussi le plaindre... car il est assez probable que je serai sa femme.

Elle s'enfuit en jetant à travers les tombes, comme l'écho de cette menace, un éclat de rire... peut-être un sanglot !

II

Les émotions et les incidents marchent deux par deux. En rentrant chez lui, Maurice trouva une lettre d'Irène. Bien qu'elle n'eût pas donné signe de vie depuis le jour de l'an, elle s'excusait, pour ainsi dire, de cette nouvelle missive.

— Je vous jure, disait-elle, qu'en éteignant ma lampe, tout à l'heure, je ne songeais pas à vous écrire. J'entends par là que je n'y songeais pas plus qu'à l'ordinaire. Mais une voix vient de m'éveiller dans la nuit, me commandant de vous écrire. L'ordre n'avait rien que de très doux pour votre petite amie, et cependant comme j'ai frissonné à cette voix ! Est-ce un pressentiment ? Etes-vous malade ? Vous arrive-t-il quelque chose de fâcheux ? Il me semble que non. Je ne vous sens ni

menacé ni malade. Au contraire, je sens que vous reviendrez bientôt...

— Mais que dois-je vous écrire ? Voilà ce que ne m'a pas dit la voix. Des nouvelles ? Hélas !... Les nouvelles de la Prairie ! La neige a disparu, vos champs mettent leur uniforme vert pour vous attendre ; pas un seul des chevaux du ranch ne s'est enfui. Toutes ces nouvelles déjà vous sont connues. Oui, c'est autre chose que la voix m'ordonne de vous écrire. Mais quoi ? Hélas ! que sert de se boucher les oreilles, de feindre l'ignorance ? La voix l'a réveillée afin que je vous écrive ce que, précisément, j'ai promis de ne plus vous écrire jamais. Oh ! la méchante voix, mais si puissante, si impossible à ne pas écouter ! Il faut obéir, il faut mettre sur ce papier que, de tout mon cœur, je vous aime, je vous bénis, je prie Dieu qu'il vous accorde un bon voyage, et qu'il vous ramène bientôt, bientôt, n'est-ce pas ? Et maintenant, je vais me rendormir. La voix me dit : c'est bien ! Ne me dites pas, vous, que c'est mal. Quel mal peut faire votre petite amie qui n'aime que le bon Dieu, son père et vous ?

“ IRÈNE. ”

Cléguérec, sans quitter la table où il venait de lire cette lettre, saisit sa plume et répondit plusieurs grandes pages — qu'il déchira au lieu de les envoyer.

— Il vaut mieux ne pas le faire ! Ces paroles lui revenaient à l'esprit. S'il devait quelque jour oublier, au moins il voulait, par un filial respect, se souvenir tant qu'il foulerait le sol de la patrie. Avec un grand soupir d'angoisse, il traça très vite quelques lignes qui annonçaient simplement à Irène son départ pour le samedi suivant. Par le même courrier, il donna ses ordres à l'Hermitage en vue de son arrivée. Puis, après avoir fait, tout seul, un dîner lugubre, il se rendit chez le général pour y passer une dernière soirée.

M. de Berdous, en voyant entrer Maurice, fut frappé de la fatigue et du découragement qui semblaient l'avoir subitement vieilli. Toutefois il attribua ces symptômes, peu ordinaires chez un homme remarquable entre tous par son énergie, à une cause qui n'était pas la véritable.

— Quel drôle de garçon vous faites ! dit le héros septuagénaire. Pourquoi cette mine de conscrit avant la bataille ? On croirait que vous avez peur de partir. Que diable ! vous n'en êtes plus à l'époque où l'avenir ne vous montrait que difficultés et incertitude ! Singulier homme ! Quand vous êtes venu me dire adieu, il y a quatre ans, les plafonds n'étaient pas assez hauts, tant vous portiez la tête droite.

— C'est que, précisément, l'avenir m'apparaissait alors comme une plaine mal éclairée mais sans limites. Aujourd'hui je me fais à moi-même l'effet d'un de mes poulains bloqué dans le corral, sans la moi dre brèche pour en sortir. Je me sens sous la main de l'inévitable. Oui, j'ai peur de retourner là-bas, précisément parce que je suis trop heureux de partir. Et cependant je ne peux pas rester. Dieu sait, d'ailleurs, si je le voudrais, quand même ce serait possible ! J'ai vu ici trop de choses, depuis quatre mois, qui m'ont étonné terriblement ou douloureusement attristé. Pour tout dire en un mot, au lieu de m'y amuser je me suis ennuyé plus qu'en aucun temps de ma vie. Oui, pour la première fois, je viens de connaître l'ennui.

— Cela vous étonne ? Paris, mon cher Maurice, n'est qu'une grande salle de spectacle où l'on voit jouer, chacun selon son humeur, tantôt le drame, tantôt la comédie, tantôt la gaudriole. Quand j'allais au théâtre, le diable m'emportait si la pièce la plus risible me faisait rire, les soirs où je sentais ma balle. Or on sent sa balle, invariablement, quand il ne faudrait pas la sentir. Vous l'avez remarqué, n'est-ce pas ?

— Hum ! fit Cléguérec, la mienne je la sens toujours. Et même, s'il faut vous l'avouer, je la sens de plus en plus.

— Et vous retournez à l'endroit d'où est parti le coup de fusil ! Pauvre garçon ! Allez ! quoiqu'arrive, vous un bon et brave cœur et... c'est dur de penser que notre poignée de main du départ sera la dernière. Je suis vieux, et l'on ne vous reverra pas avant longtemps, sans doute... si vous prenez femme là-bas.

—Je vous jure que je pars avec une parole de vous gravée dans mon cœur : " Il vaut mieux ne pas le faire ! " Qu'arrivera-t-il ?... Dieu le décidera. Ce qu'il y a de certain, c'est que le danger est plus grand ici que près d'elle. En venant, j'ai cru suivre le devoir, mais Paris, au lieu de me guérir, m'a rendu plus malade. Je comparais, et quand je me sentais perdu, étouffé dans cette cohue d'êtres frivoles, dépourvus d'énergie, sans foi et sans cœur, j'avais soif de sincérité, d'abnégation généreuse, de tendresse vraie. Enfin, qui sait ? Peut-être que nous trouverons tant de bonheur dans la simple amitié, qu'elle nous fera oublier tout le reste. Et puis je travaillerai beaucoup. Les années passeront. Je ne suis plus tellement loin de l'époque où l'on est protégé contre soi-même par le meilleur des anges gardiens : l'ange des cheveux gris.

—Vous êtes bien malade, mon pauvre Cléguérec ! dit le général en embrassant son jeune ami.

Là-dessus, mademoiselle de Berdous, mandée par son père, vint recevoir les adieux de Maurice. On causa de son voyage et de son itinéraire.

—Vous passez par New-York ? fit le vieillard. Voilà qui m'étonne, par exemple ! Comment vous arrangez-vous avec votre cousin ? Si vous le voyez, que lui diriez-vous ? Et si vous ne le voyez pas, que dira-t-on ?

L'observation frappa Cléguérec par sa justesse. En hâtant ses préparatifs, il pouvait partir le jeudi, prendre le bateau à Liverpool et gagner directement Québec. Habitué aux mesures promptes, il arrêta, séance tenante, ce changement dans ses projets.

Marie de Berdous, en avisée personne, demanda :

—Mais si l'on ne vous attend que par le paquebot du Havre ? Le courrier est parti.

—Je télégraphierai de Québec ou de Montréal, répondit Maurice.

Il se retira bientôt, plus ému qu'il ne voulait le paraître, car il n'avait pas en France de meilleurs amis que les Berdous. Resté seul avec sa fille, le général lui dit :

—Toi, tu me feras le plaisir de ne jamais aimer personne. Tu entends : personne ! On s'en mord toujours les doigts.

—Soyez tranquille, papa, répondit elle. Je ne suis pas pour rien l'amie intime de Simone. Ses malheurs feront mon expérience, et quand il m'arrivera d'aimer quelqu'un...

—Les poules auront des dents ! acheva le vieillard, amusé de l'air et du geste de Marie.

—Non, fit-elle en hochant la tête. Mais je l'aimerai... bien.

—Voilà un beau profit de l'expérience ! dit le général en haussant les épaules. Va te coucher, pcmdardo !

III

Vers la fin de la semaine suivante, Maurice débarquait de l'*Orégon* qui avait remonté le Saint-Laurent jusqu'à Montréal. Des docks à la gare, il ne fit qu'un saut ; le train du *Canadien-Pacifique* semblait l'attendre ; il eut la chance d'y trouver une couchette libre.

Le deuxième jour de son voyage par voie ferrée, en arrivant à Port-Arthur, il songea qu'il était temps de prévenir son factotum de l'Hermitage où l'on comptait sur lui par le train correspondant à la malle française, laquelle, à cette heure, devait être à peine en vue de New-York. Il télégraphia son arrivée à la gare de Beauséjour pour le surindemain matin, se demandant s'il y aurait " une occasion " de Wabigoon pour sa ferme. Sans doute l'occasion fit défaut, car lorsque le train stoppa au poteau qui avait vu, l'année précédente, les angoisses d'un autre voyageur, la Prairie, cette fois encore, n'offrait à l'œil aucune trace d'équipage, ni même de piéton. juste retour des choses d'ici-bas !

Cléguérec, abandonné avec ses deux valises, ne put s'empêcher de sourire en pensant qu'Alain était vengé ; mais, pour lui, les difficultés de la situation étaient moindres. Il partit à pied, aspirant à pleins poumons la brise puissante du Nord-Ouest, heureux de se déraïder les jambes après cette demi-semaine passée dans la prison roulante du *car*.

Bientôt, de la crête à peine soulignée du coteau, il découvrit le ruban plus foncé du Moose-Brook et le pignon, tant de fois revu dans son souvenir, de la Maison-Griso. Il approcha ; rien n'était changé. Malgré la fraîcheur de la matinée, certaine fenêtre aux rideaux blancs était ouverte, mais nul être humain ne se laissait voir.

—L'imprudente ! se dit le jeune homme. Il fait encore froid par ici !

L'heure trop peu avancée ne lui permettait pas de frapper à la porte du logis d'Irène. Le voyageur passa, ralentissant sa marche, épiant le moindre bruit dans la maison. Quel cri de surprise et de joie s'il était aperçu ! Quels regrets pour "sœur Anne" de n'avoir pas été à son poste ! Il était cependant réparé tout de neuf, le petit toit de chaume du belvédère. Même aux pieds du banc de bois, on distinguait des fleurs nouvellement plantées, et la vue de ces embellissements romua le cœur de Cléguérec d'une sensation très douce, car il savait bien qu'ils étaient fait pour son retour.

Se sentir attendu, espéré !... savoir que quelqu'un interroge le ciel, sourit au calme, frémit au moindre vent qui s'élève et compte les heures !... O vous dont une créature vivante implore l'apparition pour pouvoir, enfin, respirer à l'aise et dormir sans rêves maudits, comprenez la valeur incomparable de ce don pur de l'amour, de ce précieux bonheur. Estimez-le à son prix. Ah ! si vous aviez entendu ce que disait Maurice de Cléguérec quand il se retrouva, deux heures plus tard, sous le petit toit de chaume, à genoux près du pauvre banc !

Pour le moment, il avait de nouveau pressé sa marche, désireux de se retrouver chez lui et d'envoyer prendre son mince bagage de globe-trotter. Déjà il apercevait au loin dans la vallée, sur les bords du ruisseau encore gonflé, ses laboureurs préparant le terrain pour la semaille. Tout semblait en bon ordre et en voie de prospérité. Le baron, fidèlement avait tenu sa promesse de vigilance.

Le jeune formier entra chez lui sans même avoir besoin de pousser la porte. Toute sa maison par chacune des ouvertures béantes, aspirait joyeusement l'air et le soleil. Il se sentit plus heureux qu'il n'avait été depuis bien des mois, presque étonné de ce bonheur qui n'était mêlé d'aucun regret pour le monde, pour le luxe, pour les plaisirs laissés sur l'autre rive du large océan.

—Ah ! songea-t-il, décidément, je suis fait pour cette vie ! Mon Dieu ! Pourrai-je lutter encore tout à l'heure, quand je tiendrai ses mains dans les miennes, quand je verrai le ravissement de ses grands yeux fixés sur moi ?

La chambre était minutieusement rangée. Maurice put voir qu'on avait fait le " branle-bas de propreté ", comme disait l'ex-matelot. Ce fidèle serviteur n'était pas loin.

Dans sa cuisine, avec un bruit de choses frottées, cognées, remuées, il chantait son refrain des grands jours :

Frappe tout en haut de la drisse,
Notre beau pavillon français,
Que nous n'amènerons jamais !

Maurice ouvrait la bouche pour appeler Rabat, et souriait à l'avance de l'ébahissement qu'il allait produire. Le ruban bleu d'un paquet placé très en vue sur sa table, à côté d'une lettre à son adresse, fixa son attention. Des rubans bleus dans la Prairie ! C'était, à n'en pas douter, quelque surprise d'Irène ! Ah ! l'amie chère et fidèle ! Mais que pouvait être ce lourd écheveau de soie qu'il devinait à travers le papier ?...

Ce ne fut pas un écheveau de soie, mais une longue natte dorée qui faillit glisser à terre des mains tremblantes de Maurice. Le cœur serré par une horrible angoisse — qui n'était même pas l'angoisse du doute — il ouvrit la lettre ; elle était du docteur Mac-Allan.

" Cette fois, écrivait le médecin, je n'ai pas été le plus fort, bien qu'on m'ait prévenu, semblait-il, assez tôt. Je vous jure cependant que je l'ai soignée comme j'aurais soigné ma fille.

Mais pas un seul remède n'a opéré. Pour tout dire, l'enfant n'est morte d'aucune maladie connue. Je l'ai vue s'endormir, comme un oiseau fatigué, dans la nuit du lundi au mardi de Pâques.

"Elle m'a tout raconté ; c'est la plus adorable petite sainte que j'aie connue. Tout ce qu'elle m'a commandé de faire, je l'ai fait : voici ses cheveux qu'elle vous avait promis. Depuis longiemp, ma main n'avait tremblé dans une opération comme elle a tremblé tout à l'heure, en enfonçant les ciseaux dans cette admirable tresse. Mais elle m'avait fait jurer sur son Evangile..."

"J'ignore vos pensées ; le moins qui puisse vous arriver, c'est d'éprouver un choc pénible. J'espère que Rabat, selon mes avertissements, aura pris quelques précautions pour l'adoucir. Il vous racontera comment nous l'avons enterrée aux pieds du banc de son belvédère, ainsi qu'elle l'a voulu. Peu d'heures avant de partir, elle a éloigné son père—qui m'étonnera bien s'il voit l'anniversaire de ce jour—et m'a dicté ces paroles pour vous :

"En passant sous ma terrasse, il songera que la pauvre sœur Anne l'attend toujours, et, quand il ne sera pas trop pressé, il montera lui faire une petite visite."

"MAC-ALLAN."

Longtemps Maurice pleura devant la table où brillait le seul or qu'Irène eût laissé après son court passage sur la terre. Il songeait à cette lettre d'adieu qu'elle avait écrite, une nuit, réveillée par "la voix si puissante, si impossible à ne pas écouter." Précisément à l'heure où il avait lu cette lettre, quittant Simone et les tombes du Père-Lachaise, la petite Allemande allait s'endormir, en effet, contente d'avoir obéi, plus légère après avoir balbutié une dernière fois—avec tant d'excuses !—son amour.

Et, sans avoir dit un mot pour annoncer sa présence, Cléguérec se dirigea, d'un pas lourd et fatigué, vers la terrasse où sa petite amie l'attendait. Il voulait que la première parole sortie de sa bouche, dans ce lugubre matin, fût le nom d'Irène prononcé tendrement, douloureusement sous le toit de chaume du belvédère. Tout en suivant le sentier, sans plus rien voir, il se souvenait de cette phrase que le docteur Mac-Allan avait dite, l'automne précédent, comme une prophétie, alors qu'ils accouraient ensemble près de l'enfant... délivrée à cette heure de sa peine :

*Je peux guérir toutes les maladies,
excepté l'amour !*

FIN

LA BELLE-NIVERNAISE

Par ALPHONSE DAUDET.

CHAPITRE PREMIER

UN COUP DE TÊTE

La rue des Enfants-Rouges, au quartier du Temple.

Une ligne étroite comme un égout, des ruisseaux stagnants, des flaques de boue noire, des odeurs de moisi et d'eau sale sortant des allées beantes.

De chaque côté, des maisons très hautes, avec des fenêtres de casernes, des vitres troubles, sans rideaux, des maisons de journaliers, d'ouvriers en chambre, des hôtels de maçons et des garnis à la nuit.

Au rez-de-chaussée, des boutiques. Beaucoup de charcutiers, de marchands de vins ; des marchands de marrons ; des boulangeries de gros pain, une boucherie de viandes violettes et jaunes.

Pas d'équipages dans la rue, de falbalas, ni de flâneurs sur les trottoirs.—Mais des marchands de quatre saisons criant le rebut des Halles, et une bousculade d'ouvriers sortant des fabriques, la blouse roulée sous le bras.

C'est le huit du mois, le jour où les pauvres payent leur terme, où les propriétaires, las d'attendre, mottent la misère à la porte.

C'est le jour où l'on voit passer dans des carrioles de déménagements de lits de fer et de tables boiteuses, entassés les pieds en l'air, avec les matelas éventrés et la batterie de cuisine.

Et pas même une botte de paille pour emballer tous ces pauvres meubles estropiés, douloureux, las de dégringoler les escaliers crasseux et de rouler des greniers aux caves !

La nuit tombe.

Un à un les becs de gaz s'allument, reflétés dans les ruisseaux et dans les devantures de boutiques.

Le brouillard est froid.

Les passants se hâtent.

Adossé au comptoir d'un marchand de vin, dans une bonne salle bien chauffée, le père Louveau trinque avec un menuisier de La Villette.

Son énorme figure de marinier honnête, toute rougeaude et couturée, s'épanouit dans un large rire qui secoue ses boucles d'oreilles.

—Affaire conclue, père Dubac, vous m'achetez mon chargement de bois au prix que j'ai dit.

—Topez là.

—A votre santé !

—A la vôtre !

On choque les verres, et le père Louveau boit, la tête renversée, les yeux mi-clos, claquant la langue, pour déguster son vin blanc.

Que voulez-vous ! personne n'est parfait, et le faible du père Louveau, c'est le vin blanc. Ce n'est pas que ce soit un ivrogne.—Dieu non !—La ménagère, qui est une femme de tête, ne tolérerait pas la ribote ; mais quand on vit comme le marinier, les pieds dans l'eau, le crâne au soleil, il faut bien avaler un verre de temps en temps.

Et le père Louveau, de plus en plus gai, sourit au comptoir de zinc qu'il aperçoit au travers d'un brouillard et qui le fait songer à la pile d'écus neufs qu'il empochera demain en livrant son bois.

Une dernière poignée de main ; un dernier petit verre, et l'on se sépare.

—A demain, sans faute ?

—Comptez sur moi.

Pour sûr il ne manquera pas le rendez-vous, le père Louveau. Le marché est trop beau, il a été trop rondement mené pour qu'on trafnasse.

Et le joyeux marinier descend vers la Seine, roulant les épaules, bousculant les coupies, avec la joie débordante d'un écolier qui rapporte un point dans sa poche.

Qu'est-ce qu'elle dira la mère Louveau,—la femme de tête,—quand elle saura que son homme a vendu le bois du premier coup, et que l'affaire est bonne ?

Encore un ou deux marchés comme celui-là, et on pourra se payer un bateau neuf, planter là la *Belle-Nivernaise* qui commence à faire par trop d'eau.

Ce n'est pas un reproche, car c'était un fier bateau dans sa jeunesse ; seulement voilà, tout pourrit, tout vieillit, et le père Louveau lui-même, sent bien qu'il n'est pas aussi ingambe que dans le temps où il était "petit derrière" sur les flotteurs de la Marne.

Mais qu'est-ce qui se passe là-bas ?

Les commères s'assemblent devant une porte ; on s'arrête, on cause et le gardien de la paix, debout au milieu du groupe, écrit sur un calepin.

Le marinier traverse la chaussée par curiosité, pour faire comme tout le monde.

—Qu'est-ce qu'il y a ?

Quelque chien écrasé, quelque voiture accrochée, un ivrogne tombé dans le ruisseau, rien d'intéressant...

Non ! c'est un petit enfant assis sur une chaise de bois, les cheveux ébouriffés, les joues pleines de confiture, qui se frotte les yeux avec les poings.

Il pleure.

Les larmes en coulant ont tracé des dessins bizarres sur sa pauvre mine mal débarbouillée.

Imperturbable et digne comme s'il interrogeait un prévenu, l'agent questionne le marmot et prend des notes.

—Comment t'appelles-tu ?

—Totor.

—Victor quoi ?

Pas de réponse.

Le mioche pleure plus fort et crie :

—Maman ! maman !

Alors une femme qui passait, une femme du peuple, très laide, très sale, traînant deux enfants après elle, sortit du groupe et dit au gardien :

—Laissez-moi faire.

Elle s'agenouilla, moucha le petit, lui essuya les yeux, embrassa ses joues poissées.

—Comment s'appelle ta maman, mon chéri ?

Il ne savait pas.

Le sergent de ville s'adressa aux voisins :

—Voyons, vous, le concierge, vous devez connaître ces gens-là ?

On n'avait jamais su leur nom.

Il passait tant de locataires dans la maison !

Tout ce qu'on pouvait dire, c'est qu'ils habitaient là depuis un mois ; qu'ils n'avaient jamais payé un sou ; que le propriétaire venait de les chasser, et que c'était un fameux débarras.

—Qu'est-ce qu'ils faisaient ?

—Rien du tout.

Le père et la mère passaient leur journée à boire et leur soirée à se battre.

Ils ne s'entendaient que pour rosser leurs enfants, deux garçons qui mendiaient dans la rue et volaient aux étalages.

Une jolie famille, comme vous voyez.

—Croyez-vous qu'ils viendront chercher leur enfant ?

—Sûrement non.

Ils avaient profité du déménagement pour le perdre.

Ce n'était pas la première fois que cette chose-là arrivait, les jours du terme.

Alors l'agent demanda :

—Personne n'a donc vu les parents s'en aller ?

Ils étaient partis depuis le matin, le mari poussant la charrette, la femme un paquet dans son tablier, les deux garçons les mains dans leurs poches.

Et maintenant, rattrape-les.

Les passants se récriaient indignés, puis continuaient leur chemin.

Il était là depuis midi, le malheureux mioche !

Sa mère l'avait assis sur une chaise et lui avait dit :

—Sois sage.

—Depuis, il attendait.

Comme il criait la faim, la fruitière d'en face lui avait donné une tartine de confiture.

Mais la tartine était finie depuis longtemps, et le marmot avait recommencé à pleurer.

Il recourait de peur, le pauvre innocent ! Peur des chiens qui rôdaient autour de lui, peur de la nuit qui venait, peur des inconnus qui lui parlaient, et son petit cœur battait à grands coups dans sa poitrine, comme celui d'un oiseau qui va mourir.

Autour de lui le rassemblement grandissait, et l'agent curieux l'avait pris par la main pour le conduire au poste.

—Voyons, personne ne le réclame ?

—Un instant !

Tout le monde se retourna.

Et l'on vit une bonne grosse figure rougeaude qui souriait bêtement jusqu'aux oreilles chargées d'anneaux en cuivre.

—Un instant ! si personne n'en veut, je le prends, moi.

Et comme la foule poussait des exclamations :

—A la bonne heure !

—C'est bien ce que vous faites là.

—Vous êtes un brave homme.

Le père Louveau, très allumé par le vin blanc, le succès de son marché et l'approbation générale, se posa les bras croisés au milieu du cercle.

—Eh bien ! quoi ? c'est tout simple.

Puis les curieux l'accompagnèrent chez le commissaire de police, sans laisser refroidir son enthousiasme.

Là, selon l'usage en pareil cas, on lui fit subir un interrogatoire.

—Votre nom ?

—François Louveau, monsieur le commissaire, un homme marié, et bien marié, j'ose le dire, avec une femme de tête. Et c'est une chance pour moi, monsieur le commissaire, parce que je ne suis pas très fort, très fort, hé ! hé ! voyez-vous. Je ne suis pas un aigle. "François n'est pas un aigle," comme dit ma femme.

Il n'avait jamais été si éloquent.

Il se sentait la langue déliée, l'assurance d'un homme qui vient de faire un bon marché et qui a bu une bouteille de vin blanc.

—Votre profession ?

—Marinier, monsieur le commissaire, patron de la *Belle-Nivernaise*, un rude bateau, monté par un équipage un peu chouette. Ah ! ah ! fameux, mon équipage !... Demandez plutôt aux éclusiers depuis le pont Marie jusqu'à Clamecy... Connaissiez-vous ça, Clamecy, monsieur le commissaire ?

Les gens souriaient autour de lui, le père Louveau continua, bredouillant, avalant les syllabes.

—Un joli endroit, Clamecy, allez ! Boisé du haut en bas du beau bois, du bois ouvrable ; tous les menuisiers savent ça...

C'est là que j'achète mes coupes. Hé hé ! je suis renommé pour mes coupes. J'ai le coup d'œil, quoi ! Ce n'est pas que je sois fort ; — bien sûr je ne suis pas un aigle, comme dit ma femme, — mais enfin, j'ai le coup d'œil... Ainsi, tenez, je prends un arbre, gros comme vous, — sauve votre respect, monsieur le commissaire, — je l'entoure avec une corde, comme ça..."

Il avait empoigné l'agent, et il l'entortillait avec une ficelle qu'il venait de tirer de sa poche.

L'agent se débattait.

—Laissez-moi donc tranquille.

—Mais si... Mais si... C'est pour faire voir à monsieur le commissaire... Je l'entortille comme ça, et puis, quand j'ai la mesure, je multiplie... je multiplie... Je ne me rappelle plus par quoi je multiplie... C'est ma femme qui sait le calcul. Une forte tête, ma femme."

La galerie s'amusait énormément, et M. le commissaire lui-même daignait sourire derrière sa table.

Quand la gaieté fut un peu calmée, il demanda :

—Que ferez-vous de cet enfant-là ?

—Pas un rentier, pour sûr. Il n'y a jamais eu de rentier dans la famille. Mais un marinier, un brave garçon de marinier, comme les autres.

—Vous avez des enfants ?

—Si j'en ai ! Trois. Pas trop mal, n'est-ce pas pour un homme qui n'est pas un aigle ? On se tasse un peu. On serre sa ceinture, et on tâche de vendre son bois plus cher."

Et ses boucles d'oreilles remuaient, secouées par son gros rire, tandis qu'il promenait un regard satisfait sur les assistants.

On poussa devant lui un gros livre.

Comme il ne savait pas écrire, il fit une croix, au bas de la page.

Puis le commissaire lui remit l'enfant trouvé.

— Emmenez le petit, François Louveau, et élevez-le bien. Si j'apprends quelque chose à son sujet, je vous tiendrai au courant. Mais il n'est pas probable que ses parents le réclament jamais. Quand à vous, vous n'avez l'air d'un brave homme, et j'ai confiance en vous. Obéissez toujours à votre femme. Et au revoir ! Ne buvez pas trop de vin blanc."

La nuit noire, le brouillard froid, la presse indifférente des gens qui se hâtent de rentrer chez eux, tout cela est fait pour dégriser vivement un pauvre homme.

A peine dans la rue, seul avec son panier timbré en poche et son protégé par la main, le marinier sentit tout d'un coup tomber son enthousiasme ; et l'énormité de son action lui apparut.

Il serait donc toujours le même ?

Un niais ? Un glorieux ?

Il ne pouvait point passer son chemin comme les autres, sans se mêler de ce qui ne le regardait pas ?

Il voyait d'ici la colère de la mère Louveau !

Quel accueil, bonnes gens, quel accueil !

C'est terrible une femme de tête pour un pauvre homme qui a le cœur sur la main.

J'aurais il n'oserait rentrer chez lui.

Il n'osait pas non plus retourner chez le commissaire.

Que faire ? Que faire ?

Ils cheminaient dans le brouillard.

Louveau gesticulait, parlait seul, préparait un discours.

Victor traînait ses souliers dans la crotte.

Il se faisait tirer comme un boulet.

Il n'en pouvait plus.

Alors le père Louveau s'arrêta, le prit à son cou, l'enveloppa dans sa vareuse.

L'étreinte des petits bras serrés lui rendit un peu de courage.

Il reprit son chemin.

Ma foi, tant pis ! il risquerait le paquet.

Si la mère Louveau les mettait à la porte, il serait temps de reporter le marmot à la police ; mais peut-être bien qu'elle le garderait pour une nuit, et ce serait toujours un bon dîner de gagné.

Ils arrivaient au pont d'Austerlitz, où la *Belle-Nivernaise* était amarée.

L'odeur fade et douce des chargements de bois emplissait la nuit.

Toute une flottille de bateaux grouillait dans l'ombre de la rivière.

Le mouvement du flot faisait vaciller les lanternes et grincer les chaînes entre croisées.

Pour rejoindre son bateau, le père Louveau avait à traverser deux Chalands reliés par des passerelles.

Il avançait à pas craintifs, les jambes flageolantes, gêné par l'enfant qui lui étranglait le cou.

Comme la nuit était noire !

Seule une petite lampe étoilait la vitre de la cabine, et une raie lumineuse, qui filtrait sous la porte animait le sommeil de la *Belle-Nivernaise*.

On entendait la voix de la mère Louveau qui grondait les enfants en surveillant sa cuisine.

— Veux-tu finir, Clara !

Il n'était plus temps de reculer.

Le marinier poussa la porte.

La mère Louveau lui tournait le dos, penchée sur le poëlon, mais elle avait reconnu son pas et dit sans se déranger :

— C'est toi, François ? Comme tu rentres tard !

Les pommes de terre sautaient dans la friture crépitante et la vapeur qui s'envolait de la marmite vers la porte ouverte troublait les vitres de la cabine.

François avait posé le marmot par terre, et le pauvre mignon, saisi par la tiédeur de la chambre, sentait se déraïder ses petits poings rouges.

Il sourit et dit d'une voix un peu flûtée :

— Fait chaud...

La mère Louveau se retourna.

Et montrant à son homme l'enfant déguenillé debout au milieu de la chambre, elle cria d'un ton courroucé :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Non ! il y a de ces minutes, dans les meilleurs ménages.

— Une surprise, hé ! hé ! une surprise !

Le marinier riait jusqu'aux oreilles pour se donner une contenance ; mais il aurait bien voulu être encore dans la rue.

Et, comme sa femme, attendant une explication, le regardait d'un air terrible, il bégaya l'histoire tout de travers, avec des yeux suppliants de chien qu'on menace.

Ses parents l'avaient abandonné. Il l'avait trouvé pleurant sur le trottoir.

On avait demandé :

— Qu'est-ce qui en veut ?

Il avait répondu :

— Moi !

Et le commissaire lui avait dit :

— Emportez-le.

— Pas vrai, petit ?

Alors la mère Louveau éclata :

— Tu es fou, ou tu as trop bu ! A-t-on jamais entendu parler d'une bêtise pareille ?

Tu veux donc nous faire mourir dans la misère ?

Tu trouves que nous sommes trop riches ?

Que nous avons trop de pain à manger ? Trop de place pour coucher ?

François considérait ses souliers sans répondre.

— Mais, malheureux, regarde-toi, regarde-nous !

Ton bateau est percé comme mon écumoire !

Et il faut encore que tu t'amuses à ramasser les enfants des autres dans les ruisseaux !

Il s'était déjà dit tout cela, le pauvre homme.

Il ne songeait pas à protester.

Il baissait la tête comme un condamné qui entend le réquisitoire.

— Tu vas me faire le plaisir de reporter cet enfant chez le commissaire de police.

S'il fait des façons pour le reprendre, tu lui diras que ta femme n'en veut pas.

Est-ce compris ?

Elle marchait sur lui, son poëlon à la main, avec un geste menaçant.

Le marinier promit tout ce qu'elle voulut.

— Voyons, ne te fâche pas.

J'avais cru bien faire.

Je me suis trompé.

Ça suffit.

Faut-il le ramener tout de suite ?

La soumission du bonhomme adoucit la mère Louveau.

Peut-être aussi eut-elle la vision d'un de ses enfants à elle, perdu tout seul dans la nuit, la main tendue vers les passants.

Elle se détourna pour mettre son poëlon sur le feu et dit d'un ton bourru :

— Ce n'est pas possible ce soir, le bureau est fermé.

Et maintenant que tu l'as pris, tu ne peux pas le reporter sur le trottoir.

— On le gardera cette nuit ; mais demain matin...

Et la mère Louveau était si en colère qu'elle tisonnait le feu à tour de bras.

— Mais demain matin, je te jure bien que tu m'en débarrasseras !

Il y eut un silence.

La ménagère mettait le couvert brutalement, heurtant les verres, jetant les fourchettes.

Clara, effrayée, se tenait coite dans un coin.

Le bébé grognait sur le lit, et l'enfant trouvé regardait avec admiration rougir la braise.

Lui qui n'avait peut-être jamais vu de feu, depuis qu'il était né !

Ce fut bien une autre joie, quand il se trouva à table, une serviette au cou, un morceau de pommes de terre dans son assiette.

Il avalait comme un rouge-gorge à qui l'on émiette du pain un jour de neige.

La mère Louveau le servait rageusement, au fond un brin touchée par cet appétit d'enfant maigre.

La petite Clara, ravie, le flattait avec sa cuillère.

Louveau, consterné, n'osait plus lever les yeux.

La table desservie, ses enfants couchés, la mère Louveau s'assit près du feu, le petit entre les genoux, pour lui faire un peu de toilette.

—On ne peut pas le coucher, sale comme il est.

Je parie qu'il n'a jamais vu ni l'éponge ni le peigne.

L'enfant tournait comme une toupie entre ses mains.

Vraiment, une fois lavé et démêlé, il n'avait pas trop laid mine, le pauvre petit gosse, avec son nez rose de caniche et ses mains rondes comme des pommes d'api.

La mère Louveau considérait son œuvre avec une nuance de satisfaction.

—Quel âge peut-il avoir ?

François posa sa pipe, enchanté de rentrer en scène.

C'était la première fois qu'on lui parlait de la soirée, et une question valait presque un retour en grâce.

Il se leva, tira ses ficelles de sa poche.

—Quel âge, hé ! hé ! On va te dire ça.

Il prit le marmot à bras le corps.

Il l'entortilla de ses cordes comme les arbres de Clamocly.

La mère Louveau le regardait avec stupéfaction.

—Qu'est-ce que tu fais donc ?

—Je prends la mesure, bédame !

Elle lui arracha la corde des mains, et la jeta à l'autre bout de la chambre.

—Mon pauvre homme, que tu es bête avec tes manies !

Un enfant n'est pas un baliveau."

Pas de chance ce soir, le malheureux François !

Il bat en retraite, tout penaud, tandis que la mère Louveau couche le petit dans le dodo de Clara,

La fillette somnolait les poings fermés, tenant toute la place.

Elle sent vaguement que l'on glisse quelque chose à côté d'elle, étend les bras, refoule son voisin dans un coin, lui fourre les coudes dans les yeux, se retourne et se rendort.

Maintenant on a soufflé la lampe.

La Seine, qui clapote autour du bateau, balance tout doucement la maison de planche.

Le petit enfant perdu sent une douce chaleur l'envahir, et il s'endort avec la sensation inconnue de quelque chose comme une main caressante qui a passé sur sa tête, lorsque ses yeux se fermaient.

CHAPITRE II

LA BELLE-NIVERNAISE

Mlle Clara se réveillait toujours de bonne heure.

Elle fut tout étonnée, ce matin-là, de ne pas voir sa mère dans la cabine et de trouver cette autre tête à côté d'elle sur l'oreiller.

Elle se frotta les yeux avec ses petits poings, prit son camarade de nuit par les cheveux et le secoua.

Le pauvre Totor se réveilla au milieu des supplices les plus bizarres, tourmenté par des doigts malins qui lui chatouillaient le cou et l'empoignaient par le nez.

Il promena, autour de lui des yeux surpris, et fut tout étonné de voir que son rêve durait toujours.

Au-dessus d'eux, des pas craquaient.

On débarquait des planches sur le quai, avec un bruit sourd.

Mlle Clara semblait fort intriguée.

Elle éleva le petit doigt en l'air et montra le plafond à son ami avec un geste qui voulait dire :

—Qu'est-ce que c'est que ça ?

C'était la livraison qui commençait Dubac, le menaisier de La Villette, était arrivé à six heures, avec son cheval et sa charrette, et le père Louveau s'était bien vite mis à la besogne, d'un entrain qu'on ne lui connaissait pas.

Il n'avait pas fermé l'œil de la nuit, le brave homme, à la pensée qu'il faudrait reporter au commissaire cet enfant qui avait si froid et si faim.

Il s'attendait à une nouvelle scène au réveil ; mais la mère Louveau avait d'autres idées en tête, car elle ne lui parla pas de Victor.

François croyait gagner beaucoup en reculant l'heure de l'explication.

Il ne songeait qu'à se faire oublier, qu'à échapper à l'œil de sa femme, travaillant de tout son cœur, de peur que la mère Louveau, le voyant oisif, ne lui criât :

—Dis donc, toi, puisque tu ne fais rien, reconduis le petit où tu l'as pris.

Et il travaillait.

Les tas de planches diminuaient à vue d'œil.

Dubac avait déjà fait trois voyages, et la mère Louveau, debout sur la passerelle, son nourrisson dans les bras, avait tout juste le temps de compter les livraisons au passage.

Dans sa bonne volonté, François choisissait des madriers longs comme des mâts, épais comme des murs.

Quand la solive était trop lourde, il appelait l'Equipage à son secours, pour charger.

L'Equipage, c'était un matelot à jambe de bois qui composait à lui tout seul le personnel de la *Belle-Nivernaise*.

On l'avait recueilli par charité et gardé par habitude.

L'invalides s'arc-boutait sur sa quille, ou soulevait la poutre avec de grands efforts, et Louveau, ployant sous le faix, la ceinture tendue sur les reins, descendait lentement le pont volant.

Le moyen de déranger un homme si occupé ?

La mère Louveau n'y pensait pas.

Elle allait et venait sur la passerelle, absorbée par Mimile qui demandait à boire.

Toujours altéré, ce Mimile !

Comme son père.

Altéré, lui, Louveau !... pas aujourd'hui, bien sûr.

Depuis le matin qu'on travaille, il n'a pas encore été question de vin blanc. On n'a pas seulement pris le temps de souffler, de s'éponger le front, de trinquer sur le coin d'un comptoir.

Même, tout à l'heure, quand Dubac a proposé d'aller boire un verre, François a répondu héroïquement :

—Plus tard, nous avons le temps.

Refuser un verre !

La ménagère n'y comprend plus rien, on lui a changé son Louveau.

On a changé Clara aussi, car voilà onze heures sonnées, et la petite, qui ne veut jamais rester au lit, n'a pas bougé de la matinée.

Et la mère Louveau descend quatre à quatre dans la cabine pour voir ce qui se passe.

François reste sur le pont, les bras ballants, suffoqué comme s'il venait de recevoir une solive dans l'estomac.

Cette fois, ça y est !

Sa femme s'est souvenue de Victor ; elle va le remonter avec elle, et il faudra se mettre en route pour le bureau du commissaire...

Mais non, la mère Louveau reparaît toute seule, elle rit, elle l'appelle d'un signe.

—Viens donc voir, c'est trop drôle !

Le bonhomme ne comprend rien à cette gaieté subite, et il la suit comme un automate, les jambes roides de son émotion.

Les deux marmots étaient assis au bord du lit, en chemise, les pieds nus.

Ils s'étaient emparés du bol de soupe que la mère, en se levant, avait laissé à la portée des petits bras.

N'ayant qu'une cuillère pour deux bouches, ils s'empâtaient à tour de rôle, comme des oisillons dans un nid, et Clara, qui faisait toujours des façons pour manger sa soupe, tendait son bec à la cuillère, en riant.

On s'était bien mis un peu de pain dans les yeux et dans les yeux et dans les oreilles, mais l'on n'avait rien cassé, rien renversé, et les deux bébés s'amusaient de si bon cœur, qu'il n'y avait pas moyen de rester fâché.

La mère Louveau riait toujours.

— Puisqu'ils s'entendent si bien que cela, nous n'avons pas besoin de nous occuper d'eux.

François retourna vite à sa besogne, enchanté de la tournure que prenaient les choses.

D'ordinaire, les jours de livraison, il se reposait dans la journée, c'est-à-dire qu'il roulait tous les cabarets de marinières, du Point du Jour au quai de Bercy.

Aussi le déchargement traînait pendant une grande semaine, et la mère Louveau ne décolérait pas.

Mais, cette fois, pas de vin blanc, pas de paresse, une rage de bien faire, un travail sérieux et soutenu.

De son côté, comme s'il eût compris qu'il fallait gagner sa cause, le petit faisait bien tout ce qu'il pouvait pour amuser Clara.

Pour la première fois de sa vie, la fillette passa la journée sans pleurer, sans se cogner, sans trouver ses bas.

Son camarade l'amusait, la mouchait.

Il était toujours disposé à faire le sacrifice de sa chevelure pour arrêter les larmes de Clara, au bord des cils.

Et elle tirait à pleines mains dans la tignasse embrouillée, taquinant son grand ami comme un roquet qui mordille un caniche.

La mère Louveau voyait tout cela de loin.

Elle se disait que cette petite bonne d'enfant était tout de même commode.

On pouvait bien garder Victor jusqu'à la fin de la livraison. Il serait temps de le rendre après, au moment de partir.

C'est pourquoi, le soir, elle ne fit pas d'allusion au renvoi du petit, le gorgea de pommes de terre, et le coucha comme la veille.

On aurait dit que le protégé de François faisait partie de la famille, et, à voir Clara le serrer par le cou en s'endormant, on devinait que la fillette l'avait pris sous sa protection.

Le déchargement de la *Belle-Nivernaise* dura trois jours.

Trois jours de travail forcené, sans une distraction, sans un écart.

Sur le midi, la dernière charrette fut chargée, le bateau vidé.

On ne pouvait prendre le remorqueur que le lendemain, et François passa toute la journée caché dans l'entrepont, radoubant le bordage, poursuivi par cette phrase qui, depuis trois jours, lui bourdonnait aux oreilles :

— Reporte-le chez le commi saire.

Ah ! ce commissaire !

Il n'était pas moins redouté dans la cabine de la *Belle-Nivernaise* que dans la maison de Guignol.

Il était devenu une espèce de croquemitaine dont la mère Louveau abusait pour faire taire Clara.

Toutes les fois qu'elle prononçait ce nom redouté, le petit attachait sur elle ses yeux inquiets d'enfant qui a trop tôt souffert.

Il comprenait vaguement tout ce que ce mot contenait de périls à venir.

Le commissaire ! cela voyait dire : Plus de Clara, plus de caresses, plus de feu, plus de pommes de terre. Mais le retour à la vie noire, aux jours sans pain, aux sommeils sans lit, aux réveils sans baisers.

Aussi, comme il se cramponna aux jupes de la mère Louveau la veille du départ, quand François demanda d'une voix tremblante :

— Voyons, le reportons-nous oui ou non ?

La mère Louveau ne répondit pas.

On aurait dit qu'elle cherchait une excuse pour garder Victor.

Quant à Clara, elle se roulait sur le parquet, suffoquée de larmes, décidée à avoir des confusions si on la séparait de son ami.

La femme de tête parla gravement.

— Mon pauvre homme, tu as fait une bêtise, — comme tous les jours.

Maintenant il faut la payer.

Cet enfant-là s'est attaché à nous, Clara s'est toquée de lui, et ça peinerait tout le monde de le voir partir.

Je vais essayer de le garder, mais je veux que chacun y mette du sien.

La première fois que Clara aura ses nerfs ou que tu te gripperas, je le reporterai chez le commissaire "

Le père Louveau rayonnait.

— C'était dit. Il ne boirait plus.

Il riait jusqu'à ses boucles d'oreilles et chantait sur le pont, en roulant son cable, tandis que le remorqueur entraînait la *Belle-Nivernaise* avec toute une flottille de bateaux.

CHAPITRE III

EN ROUTE

Victor était en route.

En route pour la campagne de banlieue, mirant dans l'eau ses maisonnettes et ses potagers.

En route pour le pays blanc des collines crayeuses.

En route le long des chemins de halage sonores et dallés.

En route pour la montagne, pour le canal de l'Yonne endormi dans son lit d'écluses.

En route pour les légumes d'hiver et les bois du Morvan !

Adossé à la barre de son bateau, et entêté dans sa volonté de ne pas boire, François faisait la sourde oreille aux invitations des éclusiers et des marchands de vins étouffés de le voir passer au large.

Il fallait se cramponner à la barre pour empêcher la *Belle-Nivernaise* d'accoster les cabarets.

Depuis le temps que le vieux bateau faisait le même voyage, il connaissait les stations, et s'arrêtait tout seul, comme un cheval d'omnibus.

À l'avant, juché sur une seule patte, l'Equipage manœuvrait mélancoliquement une gaffe immense, repoussait les herbes, arrondissait les tournants, accrochait les écluses.

Il ne faisait pas grande besogne, bien qu'on entendit jour et nuit sur le pont le clabaudement de sa jambe de bois.

Résigné et muet, il était de ceux pour qui tout a mal tourné dans la vie.

Un camarade l'avait déguisé à l'école, une hache l'avait estropié à la scierie, une cuve l'avait bouillonné à la raffinerie.

Il aurait fait un mendiant, mourant de faim au bord d'un fossé, si Louveau, qui avait toujours eu du coup d'œil, ne l'eût embauché à la sortie de l'hôpital pour l'aider à la manœuvre.

C'avait même été l'occasion d'une fière querelle, autrefois, — exactement comme pour Victor.

La femme de tête s'était fâchée.

Louveau avait baissé le nez.

Et l'Equipage avait fini par rester.

À présent il faisait partie de la ménagerie de la *Belle-Nivernaise*, au même titre que le chat et le corbeau.

Le père Louveau gouverna si droit, et l'Equipage manœuvra si juste, que, douze jours après son départ de Paris, la *Belle-Nivernaise*, ayant remonté le fleuve et les canaux, vint s'amariner au pont de Corbigny pour dormir en paix son sommeil d'hiver.

De décembre à la fin de février les marinières ne naviguent pas.

Ils redoublent leurs bateaux et parcourent les forêts pour acheter sur pied les coupes de printemps.

Comme le bois n'est pas cher, on brûle beau feu dans les ca-

binez, et, si la vente d'automne a bien réussi, ce temps de chômage est un repos joyeux.

On disposa la *Belle Nivernaise* pour l'hivernage, c'est-à-dire que l'on décrocha le gouvernail, que l'on cacha le mât de fortune dans l'entrepont et que toute la place resta libre pour jouer et pour courir sur le tillac.

Quel changement de vie pour l'enfant trouvé !

Pendant tout le voyage il était demeuré akasourdi, effarouché.

On aurait dit un oiseau élevé en cage que la liberté étonne, et qui oublie du coup sa roulade et ses ailes.

Trop jeune pour être charmé du paysage déroulé sous ses yeux, il avait subi pourtant la majesté de cette montée de fleuve entre deux horizons fuyants.

La mère Louveau, qui le voyait sauvage et taciturne, répétait du matin au soir :

— Il est sourd-muet !

Non, il n'était pas muet ! le Petit Parisien du faubourg du Temple !

Quand il eut bien compris qu'il ne rêvait pas, qu'il ne retournerait plus dans sa mansarde, et que, malgré les menaces de la mère Louveau, on n'avait plus grand chose à craindre du commissaire, sa langue se délia.

Ce fut l'épanouissement d'une fleur de cove, que l'on portait sur une croisée.

Il cessa de se blottir dans les coins avec une sauvagerie de furet traqué.

Ses yeux enfoncés sous son front bombé perdirent leur mobilité inquiète, et, bien qu'il restât pâlot et de mine réfléchie, il apprit à rire avec Clara.

La fillette aimait passionnément son camarade, comme on s'aime à cet âge-là, pour le plaisir de se quereller et de se raccommoder.

Bien qu'elle fût têtue comme une petite bourrique, elle avait un cœur très tendre, et il suffisait de parler du commissaire pour la faire obéir.

On était à peine arrivé à Corbigny qu'une nouvelle sœur vint au monde.

Mimile avait tout juste dix-huit mois, et cela fit bien des berceaux dans la cabine, bien de la besogne aussi ; car avec toutes les charges qu'on avait, il n'était pas possible de payer une servante.

La mère Louveau bongonnait à faire trembler la jambe de bois de l'Equipe.

Personne ne la plaignait dans le pays. Même les paysans ne se gênent pas pour dire leur façon de penser à M. le curé, qui proposait le marinier pour exemple.

— Tout ce que vous vendrez, monsieur le curé, ça n'a pas de bon sens, quand on a déjà trois enfants à soi, d'aller ramasser ceux des autres.

Mais les Louveau ont toujours été comme cela.

C'est la gloriole qui les tient, et tous les conseils qu'on leur donnera ne les changeront pas."

On ne leur souhaitait pas de mal, mais on n'aurait pas été fâché qu'ils reçussent une leçon.

M. le curé était un brave homme sans malice, qui devenait aisément de l'avis des autres, et finissait toujours par se rappeler un passage de l'Écriture ou des Pères pour se rassurer lui-même sur ses revirements.

— Mes paroissiens ont raison," se disait-il en passant la main sous son menton mal rasé.

Il ne faut pas tenter la divine Providence."

Mais comme, à tout prendre, les Louveau étaient de braves gens, il leur fit, à l'ordinaire, sa visite pastorale.

Il trouva la mère taillant des enlottes pour Victor dans une vieille vareuse, car le mioche était arrivé sans bagage et la ménagère ne pouvait souffrir des loques autour d'elle.

Elle donna un banc à M. le curé, et comme il lui parlait de Victor, insinuant que, peut-être, avec la protection de Monseigneur, on pourrait le faire rentrer à l'orphelinat d'Autun, la mère Louveau, qui avait son franc parler avec tout le monde, répondit brusquement :

— Que le petit soit une charge pour nous autres, ça c'est sûr, monsieur le curé ; m'est avis que, en me l'apportant, François a prouvé une fois de plus qu'il n'était pas un aigle.

Je n'ai pas le cœur plus dur que le père ; si j'avais rencontré Victor, ça m'aurait fait de la peine, pourtant je l'aurais laissé où il était.

Mais, maintenant qu'on l'a pris, ce n'est pas pour s'en défaire, et si un jour nous trouvons dans l'embarras à cause de lui, nous n'irons pas demander la charité à personne."

À ce moment, Victor entra dans la cabine, portant Mimile à son cou.

Le marmot, furieux d'avoir été sévré, se vengeait en refusant de poser le pied à terre.

Il faisait ses dents et mordait tout le monde.

Emu de ce spectacle, M. le curé étendit la main sur la tête de l'enfant trouvé, et dit solennellement :

— Dieu bénit les grandes familles."

Et il s'en alla, enchanté d'avoir trouvé dans ses souvenirs une sentence si appropriée à la situation.

Elle n'avait pas menti, la mère Louveau, en disant que Victor était maintenant de la famille.

Tout en bongonnant, tout en parlant sans cesse de reporter le petit chez le commissaire, la femme de tête s'était attachée au pauvre pâlot qui ne quittait pas ses jupes.

Quand Louveau trouvait qu'on en faisait trop, elle répondait invariablement :

— Il ne fallait pas le prendre.

Dès qu'il eut sept ans, elle l'envoya à l'école avec Clara.

C'était toujours Victor qui portait le panier et les livres.

Il se battait vaillamment pour défendre le goûter contre l'appétit sans scrupules des jeunes Morvandiaux.

Il n'avait pas moins de courage au travail qu'à la bataille, et, bien qu'il ne suivit l'école qu'en hiver, quand on ne naviguait pas, il en savait plus, à son retour, que les petits paysans, lourds et bruyants comme leurs sabots, qui bâillaient douze mois de suite sur l'abécédaire.

Victor et Clara revenaient de l'école par la forêt.

Les deux enfants s'amusaient à regarder les bûcherons saper les arbres.

Comme Victor était léger et adroit, on le faisait grimper à la cime des sapins pour attacher la corde qui sert à les abattre. Il paraissait plus petit à mesure qu'il montait, et quand il arrivait en haut, Clara avait très peur.

Lui, brave, se balançait tout exprès pour la taquiner.

D'autres fois, ils allaient voir M. Maugendre à son chantier.

Le charpentier était un homme maigre et sec comme une douve.

Il vivait seul, en dehors du village, en pleine forêt.

On ne lui connaissait pas d'amis.

La curiosité villageoise avait été longtemps intriguée par la solitude et le silence de cet inconnu qui était venu, du fond de la Nièvre, monter un chantier à l'écart des autres.

Depuis six ans, il travaillait par tous les temps, sans jamais chômer, comme un homme à la peine, bien qu'il passât pour avoir beaucoup de "denrée," fit de gros marchés et allât souvent consulter le notaire de Corbigny sur le placement de ses économies.

Un jour il avait dit à M. le curé qu'il était veuf.

On n'en savait pas plus.

Quand Maugendre voyait arriver les enfants, il posait là sa besogne pour causer avec eux.

Il s'était pris d'affection pour Victor. Il lui enseignait à tailler des coques de bateau dans des élasts de bois.

Une fois, il lui dit :

— Tu me rappelles un enfant que j'ai perdu.

Et, comme s'il eût craint d'en avoir trop conté, il ajouta :

— Oh ! il y a longtemps, bien longtemps.

Un autre jour il dit au père Louveau :

— Quand tu ne voudras plus de Victor, donne-le-moi.

Je n'ai pas d'héritiers, je ferai des sacrifices, je l'enverrai à la ville, au collège. Il passera des examens, il entrera à l'école forestière."

Mais François était encore dans le feu de sa belle action. Il refusa, et Maugendre attendit patiemment que l'accroissement progressif de la famille Louveau, ou quelque embarras d'argent, dégoûtât le marinier des adoptions.

Le hasard parut vouloir exaucer ses vœux.

En effet, on eût pu croire que le guignon s'était embarqué sur la *Belle-Nivernaise* en même temps que Victor.

Depuis ce moment-là, tout allait de travers.

Le bois se vendait mal.

L'Equipage se cassait toujours quelque membre la veille des livraisons.

Enfin, un beau jour, au moment de partir pour Paris, la mère Louveau tomba malade.

Au milieu des hurlements des marmots, François perdait la tête.

Il confondait la soupe et les tisanes.

Il impatientait si fort la malade par ses sottises, qu'il renonça à la soigner, et laissa faire Victor.

Pour la première fois de sa vie, le marinier acheta son bois.

Il avait beau entortiller les arbres avec ses ficelles, prendre trente-six fois de suite la même mesure, il se trompait toujours dans le calcul, — vous savez le fameux calcul :

Je multiplie, je multiplie...

C'était la mère Louveau qui savait ça !

Il exécuta la commande tout de travers, se mit en route pour Paris avec une grosse inquiétude, tomba sur un acheteur malhonnête, qui profita de la circonstance pour le rouler.

Il revint au beau le cœur bien gros, s'assit au pied du lit, et dit d'une voix désolée :

—Ma pauvre femme, tâche de te guérir ou nous sommes perdus.

La mère Louveau se remit lentement. Elle se débattit contre la mauvaise chance, fit l'impossible pour joindre les deux bouts.

S'ils avaient eu de quoi acheter un bateau neuf, ils auraient pu relever leur commerce ; mais on avait dépensé toutes les économies pendant les jours de maladie, et les bénéfices passaient à boucher les trous de la *Belle-Nivernaise*, qui n'en pouvait plus.

Victor devint une lourde charge pour eux.

Ce n'était plus l'enfant de quatre ans que l'on habitait dans une vareuse et que l'on nourrissait par-dessus le marché.

Il avait douze ans, maintenant ; il mangeait comme un homme, bien qu'il fût resté maigrichon, tout en nerfs, et qu'on ne pût encore songer à lui faire manœuvrer la gaffe, — quand l'Equipage se cassait quelque chose.

Et tout allait de mal en pis. On avait eu grand-peine, au dernier voyage, à remonter la Seine jusqu'à Clamecy.

La *Belle-Nivernaise* faisait eau de toutes parts ; les raccords ne suffisaient plus, il aurait fallu redonner toute la coque, ou plutôt mettre la barque au rancart et la remplacer.

Un soir de mars, c'était la veille de l'appareillage pour Paris, comme Louveau tout soucieux prenait congé de Maugendre, après avoir réglé son compte de bois, le charpentier lui offrit de venir boire bouteille dans sa maison.

—J'ai à te causer, François.

Ils entrèrent dans la cabane.

Maugendre remplit deux verres et ils s'attablèrent en face l'un de l'autre.

—Je n'ai pas toujours été isolé comme tu vois, Louveau.

Je me rappelle d'un temps où j'avais tout ce qu'il faut pour être heureux : un peu de bien et une femme qui m'aimait.

J'ai tout perdu.

Par ma faute."

Et le charpentier s'interrompit ; l'aveu qu'il avait dans la gorge l'étranglait.

—Je n'ai jamais été un méchant homme, François.

Mais j'avais un vice...

—Toi ?

—Je l'ai encore.

J'aime la "denrée" par-dessus tout.

C'est ce qui a causé mes malheurs.

—Comment ça, mon pauvre Maugendre ?

—Je vais te le dire.

Sitôt mariés, quand nous avons eu notre enfant, l'idée m'est venue d'envoyer ma femme à Paris, chercher une place de nourrice.

Ça rapporte gros, quand le mari a de l'ordre, et qu'il sait conduire sa maison tout seul.

Ma femme ne voulait pas se séparer de son montard.

Elle me disait :

—Mais, mon homme, nous gagnons assez d'argent comme ça !

Le reste serait de l'argent maudit.

Il ne nous profiterait pas.

Laisse ces ressources-là aux pauvres ménages déjà chargés d'enfants, et épargne-moi le chagrin de vous quitter.

Je n'ai rien voulu écouter, Louveau, et je l'ai forcée à partir.

Eh bien, quand ma femme a eu trouvé une place, elle a donné son enfant à une vieille pour le ramener au pays.

Elle les a accompagnés au chemin de fer.

Depuis, on n'en a plus jamais entendu parler.

—Et ta femme, mon pauvre Maugendre ?

—Quand on lui a appris la nouvelle, elle fit une grave maladie.

Elle est morte.

Ils se turent tous deux, Louveau ému de ce qu'il venait d'entendre, Maugendre accablé par ses souvenirs.

Ce fut le charpentier qui parla le premier :

—Pour me punir, je me suis condamné à l'existence que je mène.

J'ai vécu douze ans à l'écart de tous.

Je n'en peux plus. J'ai peur de mourir seul.

Si tu as pitié de moi, tu me donneras Victor, pour me remplacer l'enfant que j'ai perdu."

Louveau était très embarrassé.

Victor leur coûtait cher.

Mais si l'on se séparait de lui au moment où il allait pouvoir se rendre utile, tous les sacrifices qu'on s'était imposés pour l'élever seraient perdus.

Maugendre devina sa pensée :

—Il va sans dire, François, que si tu me le donnes, je te dédommagerai de tes frais.

Ça serait aussi une bonne affaire pour le petit. Je ne peux jamais voir les élèves forestiers dans les bois, sans me dire : J'aurais pu faire de mon garçon un monsieur comme ces messieurs-là.

Victor est laborieux et il me plaît. Tu sais bien que je le traiterai comme mon fils.

Voyons, est-ce dit ?"

On en causa le soir, les enfants couchés dans la cabine de la *Belle-Nivernaise*.

La femme de tête essaya de raisonner.

—Vois-tu, François, nous avons fait pour cet enfant-là tout ce que nous avons pu.

Dieu sait qu'on désirait le garder !

Mais puisqu'il s'offre une occasion de nous séparer de lui, sans le rendre malheureux, il faut tâcher d'avoir du courage."

Et, malgré eux, leurs yeux se tournèrent vers le lit, où Victor et Mimile dormaient d'un sommeil d'enfants, calme et abandonné.

—Pauvre petit ! dit François d'une voix douce.

Ils entendaient la rivière clapoter le long du bordage, et, de temps en temps, le sifflet du chemin de fer déchirant la nuit.

La mère Louveau éclata en sanglots :

—Dieu aie pitié de nous ! François, je le garde !

CHAPITRE IV

LA VIE EST RUDE

Victor touchait à ses quinze ans.

Il avait poussé tout d'un coup, le petit pâlet, devenant un fort gars aux épaules larges, aux gestes tranquilles.

Depuis le temps qu'il naviguait sur la *Belle-Nivernaise*, il commençait à connaître son chemin comme un vieux marinier, nommant les bas-fonds, flairant les hauteurs d'eau, passant des manœuvres de la perche à celles du gouvernail.

Il portait la ceinture rouge et la vareuse bouffante autour des reins.

Quand le père Louveau lui abandonnait la barre, Clara qui se faisait grande fille, venait tricoter à côté de lui, éprise de sa figure calme et de ses mouvements robustes.

Cette fois-là, la route de Corbigny à Paris avait été rude.

Grossie par les pluies d'automne, la Seine avait fait tomber les barrages, et se ruait vers la mer comme une bête échappée.

Les mariniers inquiets hâtaient leurs livraisons, car le fleuve roulait déjà au ras des quais, et les dépêches, envoyées d'heure en heure par les postes d'éclusiers, annonçaient de mauvaises nouvelles.

On disait que les affluents rompaient leurs digues, inondaient la campagne, et la crue montait, montait.

Les quais étaient envahis par une foule affairée, grouillement d'hommes, de charrettes et de chevaux ; au-dessus, les grues à vapeur manœuvraient leur grand bras.

La Halle aux vins était déjà déblayée.

Des camions emportaient des caisses de sucre.

Les toneurs quittaient leurs cabines ; les quais se vidaient ; et la file des charrois, gravissant la pente des rampes, fuyait la crue comme une armée en marche.

Retardés par la brutalité des eaux et les relâches des nuits sans lune, les Louveau désespéraient de livrer leur bois à temps.

Tout le monde avait mis la main à la besogne, et l'on travaillait fort tard dans la soirée, à la lueur des becs de gaz du quai et des lanternes.

A onze heures toute la cargaison était empilée au pied de la rampe.

Comme la charrette de Dubac, le menuisier, ne réparait pas, on se coucha.

Ce fut une terrible nuit, pleine de grincements de chaînes, de craquements de bordages, de chocs de bateaux.

La *Belle-Nivernaise*, disloquée par les secousses, poussait des gémissements comme un patient à la torture.

Pas moyen de fermer l'œil.

Le père Louveau, sa femme, Victor et l'Equipage se levèrent à l'aube, laissant les enfants dans leur lit.

La Seine avait encore monté dans la nuit.

Houleuse et vaguée comme une mer, elle coulait verte sous le ciel bas.

Sur les quais, pas un mouvement de vie.

Sur l'eau pas une barque.

Mais des débris de toits et de clôtures charriés au fil du courant.

Au delà des ponts, la silhouette de Notre-Dame, estompée dans le brouillard.

Il ne fallait pas perdre une seconde, car le fleuve avait déjà franchi les parapets du bas port, et les vagnettes, léchant le bout des planches, avaient fait écrouler les piles de bois.

A mi-jambes dans l'eau, François, la mère Louveau et Dubac chargeaient la charrette.

Tout d'un coup, un grand bruit, à côté d'eux, les effraya.

Un chalant, chargé de pierres meulières, brisant sa chaîne, vint couler bas contre le quai, fendu de l'étrave à l'étambot.

Il y eut un horrible déchirement suivi d'un remous.

Et, comme ils restaient immobiles, terrifiés par ce naufrage, ils entendirent une clameur derrière eux.

Déchaînée par la secousse, la *Belle-Nivernaise* se détachait du bord.

La mère Louveau poussa un cri :

— Mes enfants !

Victor s'était déjà précipité dans la cabine.

Il reparut sur le pont le petit dans les bras.

Clara et Mimile le suivaient, et tous tendaient les mains vers le quai.

— Prenez-les !

— Un canot !

— Une corde !

Que faire !

Pas moyen de les passer tous à la nage.

Et l'Equipage qui courait d'un bordage à l'autre, inutile, affolé !

Il fallait accoster à tout prix.

En face de cet homme égaré et de ces petits sanglotants, Victor improvisé capitaine se sentit l'énergie qu'il fallait pour les sauver.

Il commandait :

— Allons ! Jetto une amarre !

Dépêche-toi !

Attrape !

Ils recommencèrent par trois fois.

Mais la *Belle-Nivernaise* était déjà trop loin du quai, le câble tomba dans l'eau.

Alors Victor courut au gouvernail, et on l'entendit qui criait :

— Ayez pas peur ! Je m'en charge !

En effet, d'un vigoureux coup de barre, il redressa l'embarcation qu'il s'en allait, prise de flanc, à la dérive.

Sur le quai, Louveau perdait la tête.

Il voulait se jeter à l'eau pour rejoindre ses enfants ; mais Dubac l'avait saisi à bras le corps, pendant que la mère Louveau se couvrait la figure avec les mains pour ne pas voir.

Maintenant la *Belle-Nivernaise* tenait le courant, et filait avec la vitesse d'un remorqueur sur le pont d'Austerlitz.

Tranquillement adossé à la barre, Victor gouvernait, encourageait les petits, donnait des ordres à l'Equipage.

Il était sûr d'être dans la bonne passe, car il avait manœuvré droit sur le drapeau rouge, pendu au milieu de la matresse-arche pour indiquer la route aux mariniers.

Mais aurait-on la hauteur de passer, mon Dieu !

Il voyait le pont se rapprocher très vite.

— A ta gaffe, l'Equipage ! Toi, Clara, ne lâche pas les enfants.

Il se cramponnait au gouvernail.

Il sentait déjà le vent de l'arche dans ses cheveux.

On y était.

Emporté par son élan, le *Belle-Nivernais* disparut sous la travée, avec un bruit épouvantable, mais non pas si vite, que la foule, amassée sur le pont d'Austerlitz, n'aperçut le matelot à la jambe de bois manquer son coup de gaffe, et tomber à plat-ventre, tandis que l'enfant criait du gouvernail.

— Un grappin ! un grappin !

La *Belle-Nivernaise* était sous le pont.

Dans l'ombre de l'arche, Victor distinguait nettement les énormes anneaux scellés dans l'assise des piles, les joints de la voûte au-dessus de sa tête, et, dans la perspective, l'enfilade des autres ponts encadrant des pans de ciel.

Puis ce fut comme un élargissement d'horizon, un éblouissement de plein air au sortir d'une cave, un bruit de hourras au-dessus de sa tête, et la vision de la cathédrale, ancré sur le fleuve comme une frégate.

Le bateau s'arrêta net.

Des pontiers avaient réussi à lancer un croc dans le bordage.

Victor courut à l'amarre et enroula solidement le câble autour de la courbe.

On vit la *Belle-Nivernaise* virer de bord, pivoter sur l'amarre et, cédant à l'impulsion nouvelle qui la halait, accoster

lentement le quai de la Tournelle, avec son équipage de matelots et son capitaine de quinze ans.

Oh ! quelle joie, le soir, de se compter tous autour du fricot fumant, dans la cabine du bateau — cette fois bien ancré, bien amarré.

Le petit héros à la place d'honneur, — la place du capitaine.

On n'avait pas beaucoup d'appétit, après la rude émotion du matin, mais les cœurs étaient dilatés, comme à la suite des angoisses.

On respirait largement.

On clignait de l'œil au travers de la table pour se dire :

—Hein ! tout de même, si nous l'avions reporté chez le commissaire ?

Et le père Louveau riait jusqu'aux oreilles, promenant un regard mouillé sur sa couvée.

On aurait dit qu'il leur était arrivé une bonne fortune, que la *Belle-Nivernaise* n'avait plus un trou dans les côtes, qu'ils avaient gagné le gros lot à la loterie.

Le marinier assommait Victor de coups de poings.

Une façon à lui de témoigner sa tendresse !

—Matin de Victor !

Quel coup de barre !

As-tu vu ça, l'Equipage !

Je n'aurais pas mieux fait, hé ! hé ! Moi, le patron.

Le bonhomme en eut pour quinze jours à pousser des exclamations, à courir les quais pour raconter le coup de barre.

—Vous comprenez :

Le bateau dressait.

Alors lui...

Vlan !

Et il faisait un geste pour indiquer la manœuvre.

Pendant ce temps, la Seine laissait, et le moment approchait de repartir.

Un matin, comme Victor et Louveau pompaient sur le tilac, le facteur apporta une lettre.

Il y avait un cachet bleu derrière.

Le marinier ouvrit la lettre d'une main un peu tremblante, et, comme il n'était pas beaucoup plus fort sur la lecture que sur le calcul, il dit à Victor :

—Epelle-moi ça, toi.

Et Victor lut :

BUREAU DU COMMISSAIRE DE POLICE,

DOUZIÈME ARRONDISSEMENT.

Monsieur Louveau (François), patron-marinier, est invité à passer dans le plus bref délai au cabinet du Commissaire de police.

—C'est tout ?

—C'est tout.

—Qu'est-ce qu'il peut me vouloir ?

Louveau s'absenta toute la journée.

Quand il rentra, le soir, toute sa gaieté avait disparu.

Il était sombre, hargneux, taciturne.

La mère Louveau n'y comprenait rien, et, comme les petits étaient montés sur le pont pour jouer, elle lui demanda :

—Qu'est-ce qui se passe ?

—J'ai des ennuis.

—A cause de ta livraison ?

—Non, à propos de Victor.

Et il conta sa visite au commissaire.

—Tu sais, cette femme qui l'a abandonné ?

Ce n'était pas sa mère.

—Ah ! bah !

—Elle l'avait volé.

—Comment le sait-on ?

—C'est elle-même qui l'a avoué au commissaire avant de mourir.

—Mais alors on t'a dit le nom de ses parents ?

Louveau tressaillit.

—Pourquoi veux-tu qu'on me l'ait dit ?

—Dame ! puisqu'on t'a fait demander.

François se fâcha.

—Si je le savais, je te le dirais peut-être.

Il était tout rouge de colère, et il sortit en claquant la porte.

La mère Louveau resta interdite.

—Qu'est-ce qu'il a donc ?

Oui, qu'est-ce qu'il avait donc, François ?

A partir de ce jour, ses façons, ses paroles, son caractère, tout fut changé en lui.

Il ne mangeait plus, il dormait mal, il parlait la nuit.

Il répondait à sa femme !

Il querellait l'Equipage, rudoyait tout le monde, et Victor plus que les autres.

Quand la mère Louveau, étonnée, lui demandait ce qu'il avait, il répondait brutalement :

Je n'ai rien.

Est-ce que j'ai l'air d'avoir quelque chose ?

Vous êtes tous conjurés contre moi.

La pauvre femme y perdait sa peine :

—Il devient fou, ma parole !

Elle le crut tout à fait toqué, lorsque, un beau soir, il leur fit une scène épouvantable, à propos de Maugendre.

On était au bout du voyage et l'on allait arriver à Clamecy.

Victor et Clara causaient de l'école, et le garçon ayant dit qu'il aurait du plaisir à revoir Maugendre, le père Louveau s'emporta :

—Laisse-moi tranquille avec ton Maugendre

Je ne veux plus avoir affaire à lui."

La mère intervint :

—Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

—Il m'a fait... Il m'a fait... Ça ne te regarde pas.

Je suis le maître, peut-être !"

Hélas ! il était si bien le maître maintenant, que, au lieu de relâcher à Corbigny, comme à l'habitude, il remonta deux lieues plus haut, en pleine forêt.

Il déclara que Maugendre ne songeait qu'à le rouler dans tous les marchés, et qu'il ferait de meilleures affaires avec un autre vendeur.

On était trop loin du village pour songer à aller en classe.

Victor et Clara couraient les bois toute la journée pour faire du fagot.

Quand ils étaient las de porter leur charge, ils la déposaient au dos d'un fossé, s'assayaient par terre au milieu des fleurs.

Victor tirait un livre de sa poche et faisait lire Clara.

Ils aimaient à voir le soleil, filtrant au travers des branches, jeter des lumières tremblantes sur leur page et sur leurs cheveux. Autour d'eux le bourdonnement des milliers de petites bêtes, au loin, le calme des bois.

Quand on s'était attardé, il fallait revenir bien vite, tout du long de la grande avenue, barrée par l'ombre des troncs.

Au bout, on apercevait dans une éclaircie le mât de la *Belle-Nivernaise*, et la lueur d'un feu dans le brouillard léger qui montait de la rivière.

C'était la mère Louveau qui cuisinait, en plein vent, au bord de l'eau, sur un feu de bûcher.

Près d'elle, Mimile ébouriffé comme un plumeau, sa chemise croquant les culottes, surveillait amoureuxment la marmite.

La petite sœur se roulait par terre.

L'Equipage et Louveau fumaient leurs pipes.

Un soir, à l'heure de la soupe, ils virent quelqu'un sortir du bois et venir à eux.

—Tiens, Maugendre !

C'était le charpentier.

Bien vieilli, bien flanchi.

Il avait un bâton à la main, et semblait oppressé en parlant.

Il vint à Louveau et lui tendit la main.

—Eh bien ! Tu m'as donc quitté, François !

Le marinier bredouilla une réponse embarrassée.

—Oh ! je ne t'en veux pas.

Il avait l'air si las que la mère Louveau en fut touchée.

Sans prendre garde à la mauvaise humeur de son mari, elle lui offrit un banc pour s'asseoir.

—Vous n'êtes pas malade, au moins, M. Maugendre.
 —J'ai pris un mauvais froid."
 Il parlait lentement, presque bas.
 La peine l'avait adouci.
 Il conta qu'il allait quitter le pays pour aller vivre au fond de la Nièvre.
 —C'est fini ; je ne ferai plus le commerce.
 Je suis riche maintenant ; j'ai de l'argent beaucoup d'argent
 Mais à quoi bon ?
 Je ne peux pas racheter le bonheur que j'ai perdu."
 François écoutait, les sourcils froncés.
 Maugendre continua :
 —Plus je vieilliss, plus je souffre d'être seul.
 Autrefois, j'oubliais encore en travaillant ; mais, à présent, je n'ai plus le cœur à la besogne.
 Je n'ai plus le goût à rien.
 Aussi je vais me dépatrier, ça me distraira peut-être."
 Et, comme malgré lui, ses yeux se tournaient vers les enfants.
 A ce moment Victor et Clara débouchèrent de l'avenue avec leur charge de ramée.
 En apercevant Maugendre, ils jetèrent leurs fagots et coururent à lui.
 Il les accueillit amicalement comme toujours, et dit à Louveau qui restait sombre :
 "Tu es heureux, toi, tu as quatre enfants. Moi, je n'en ai plus."
 —Et il soupira.
 "Je n'ai rien à dire, c'est de ma faute."
 Il s'était levé.
 Tout le monde l'imita.
 "Adieu, Victor. Travaille bien et aime tes parents, tu le dois."
 Il lui avait posé la main sur l'épaule, il le regardait longuement :
 "Dire que si j'avais un enfant, il serait comme lui."
 En face, Louveau, la bouche colère, avait un air de dire :
 "Mais va-t-en donc !"
 Pourtant, au moment où le charpentier s'en allait, François eut un élan de pitié et l'appela :
 "Maugendre, tu ne manges pas la soupe avec nous ?"
 C'était dit comme malgré soi, d'un ton brusque qui décourageait d'accepter.
 Le vieux secoua la tête :
 "Merci, je n'ai pas faim.
 Le bonheur des autres, vois-tu, ça fait mal quand on est bien triste."
 Et il s'éloigna, courbé sur sa canne.
 Louveau ne prononça pas une parole de la soirée.
 Il passa la nuit à marcher sur le pont et, le matin, sortit sans rien dire à personne.
 Il se rendit au presbytère.
 La maison du curé était voisine de l'église.
 C'était une grande bâtisse carrée, avec une cour par-devant et un potager derrière.
 Des poules picoraient sur le seuil.
 Une vache à l'attache beuglait dans l'herbage.
 Louveau se sentait le cœur allégé par sa résolution.
 En ouvrant la barrière, il se dit avec un soupir de satisfaction qu'il serait débarrassé de son souci quand il sortirait.
 Il trouva M. le curé assis au frais dans sa salle à manger.
 Le prêtre avait fini son repas et sommeillait légèrement, la tête inclinée sur son bréviaire.
 Réveillé par l'entrée de Louveau il marqua la page, et, ayant fermé le livre, fit assise le marinier qui tournait sa casquette entre ses doigts.
 —Voyons, François, que me voulez-vous ?
 Il voulait un conseil, et il demanda la permission de conter tout du long son histoire.
 —Parce que, vous savez, monsieur le curé, je ne suis pas bien fort. Je ne suis pas un aigle, hé ! hé ! comme dit ma femme.

Et mis à l'aise par ce préambule, il narra son affaire, très essoufflé, très rouge, en considérant obstinément la visière de sa casquette.

—Vous vous souvenez, monsieur le curé, que Maugendre vous a dit qu'il était veuf ?

Il y a quinze ans de ça ; sa femme était venue à Paris pour faire une nourrice.

Elle avait montré son enfant au médecin comme c'est l'usage, elle lui avait donné à boire une dernière goutte, et puis elle l'avait confié à une meneuse.

Le prêtre interrompit :

—Qu'est-ce qu'une meneuse, François ?

—C'est une femme, monsieur le curé, que l'on charge de reconduire au pays les enfants des nourrices.

Elle les emporte à la hotte, dans un panier, comme de pauvres petits chats.

—Drôle de métier !

—Il y a des honnêtes gens pour le faire, monsieur le curé. Mais la mère Maugendre était tombée sur une femme qu'on ne connaissait pas, une sorcière qui volait les enfants et les louait à d'autres fainéantes, pour les trimballer dans la rue et faire pitié au monde.

—Qu'est-ce que vous me contez-là, François ?

—La vérité toute pure, monsieur le curé.

Cette coquine de femme-là a enlevé un tas d'enfants, et le mioche de Maugendre avec les autres.

Elle l'a gardé jusqu'à quatre ans.

Elle voulait lui apprendre à mendier ; mais c'était le fils d'un brave homme, il refusait de tendre la main.

Alors, elle l'a abandonné dans la rue, et puis, deviens ce que tu peux !

Mais voilà que, il y a six mois, à l'hôpital, avant de mourir, un remords l'a prise.

Je sais ce que c'est, monsieur le curé, ça fait diablement souffrir..."

Et il leva les yeux au plafond, comme pour juror qu'il ne mentait pas, le pauvre homme.

—Alors, elle a demandé le commissaire.

Elle lui a dit le nom de l'enfant.

Le commissaire me l'a répété.

C'est Victor.

M. le curé laissa tomber son bréviaire.

—Victor est le fils de Maugendre ?

—C'est sûr."

L'ecclésiastique n'en revenait pas.

Il balbutiait une phrase où l'on distinguait les mots de... pauvre enfant... doigt de Dieu...

Il se leva, marcha dans la chambre, s'approcha de la fenêtre, se versa un verre d'eau, et finit par s'arrêter en face de Louveau, les mains enfoncées dans sa ceinture.

Il cherchait une sentence qui s'appliquât à l'événement, et, comme il n'en trouvait pas, il dit simplement :

—Eh bien ! mais il faut le rendre à son père.

Louveau tressaillit.

—Voilà justement mon ennui, monsieur le curé.

Depuis six mois que je sais ça, je n'ai eu le courage de rien dire à personne, pas même à ma femme.

Nous nous sommes donné tant de mal pour élever cet enfant-là ; nous avons eu tant de misère ensemble, que, aujourd'hui, je ne sais plus comment je ferais pour m'en séparer."

Tout ça, c'était vrai, et si Maugendre semblait à plaindre, on pouvait bien aussi avoir pitié du pauvre François.

Pris entre ces attendrissements contradictoires, M. le curé suait à grosses gouttes, appelait mentalement les lumières d'en haut.

Et, oubliant que Louveau était venu lui demander un avis, il articula d'une voix étouffée :

—Voyons, François, mettez-vous à ma place, que conseilliez-vous ?

Le marinier baissa la tête.

—Je vois bien qu'il faudra rendre Victor, monsieur le curé.

J'ai senti ça l'autre jour, quand Maugendre est venu nous surprendre.

Il m'a fendu le cœur à le voir si vieux, si triste et si cassé. J'étais honteux comme si j'avais eu de l'argent à lui, de l'argent volé, dans ma poche.

Je ne pouvais plus porter mon secret tout seul, je suis venu vous le dire.

—Et vous avez bien fait, Louveau, dit M. le curé, enchanté de voir le marinier lui fournir une solution.

Il n'est jamais trop tard pour réparer une faute.

Je vais vous accompagner chez Maugendre.

Vous lui avouerez tout.

—Domain, M. le curé !

—Non, François, tout de suite.

Et, voyant la douleur du bonhomme, le tortillement convulsif de sa casquette, il implora d'une voix faible :

—Je vous en prie, Louveau, pendant que nous sommes déçidés tous les deux.

CHAPITRE V

LES AMBITIONS DE MAUGENDRE

Un fils !

Maugendre a un fils !

Il le couve des yeux, assis en face de lui, sur la banquette du wagon, qui les emporte en bourdonnant sur Nevers.

C'est un véritable enlèvement.

Le vieux a emporté son fils presque sans dire merci, comme un mamant qui a gagné le gros lot, et se sauve avec.

Il n'a pas voulu laisser son enfant ouvert à toutes les affections anciennes.

Il a l'avarice de la tendresse, comme il a eu celle de l'or.

Pas d'emprunt ! pas de partage !

Mais son trésor à lui tout seul, sans yeux autour pour le guigner.

Les oreilles de Maugendre bourdonnent comme l'express.

Sa tête est chauffée comme la locomotive.

Et son rêve roule plus vite que toutes les locomotives et que tous les express, franchissant d'un élan les jours, les mois, les années.

Ce qu'il rêve, c'est un Victor de vingt ans, boutonné d'argent, habillé de vert sombre.

Un élève de l'école forestière.

On dirait même que l'élève Maugendre a l'épée au côté et le bicorne sur l'oreille, — comme un polytechnicien, — car toutes les écoles et tous les uniformes sont un peu mêlés dans le rêve de Maugendre.

Et qu'importe !

Les galons et les dorures ne coûtent pas au charpentier.

On a de la "denrée" pour payer tout ça... et Victor sera un "monsieur" chamarré des pieds à la tête.

Les hommes lui parleront chapeau bas.

Les belles dames en seront folles.

Et, dans un coin, il y aura un vieux aux mains calleuses qui dira en se rengorgeant :

—Voilà mon fils !

—Allons, mon fils !

Il songe aussi, "mon fils," son petit bérêt sur les yeux, — en attendant le bicorne doré.

Il ne voudrait pas que son père le vit pleurer.

Ça été si brusque, la séparation !

Clara lui a donné un baiser qui lui brûle encore la joue.

Le père Louveau s'est détourné.

La mère Louveau était toute pâle.

Et Mimile lui a apporté son écuelle de soupe, pour le consoler.

Tous ! jusqu'à Mimile !

Oh ! comment vivront-ils sans lui ?

Comment vivra-t-il sans eux ?

Et le futur élève de l'école forestière est si troublé qu'il ré-pond :

—Oui, monsieur Maugendre."

Toutes les fois que son père lui parle.

Et il n'est pas au bout de ses tribulations, le petit marinier de la *Belle-Nivernaise*.

Cela ne coûte pas seulement de l'argent de devenir un "monsieur," mais bien des sacrifices et des tristesses.

Victor en a le sentiment, tandis que le train rapide passe en sifflant, sur les ponts, au-dessus du faubourg de Nevers.

Il lui semble qu'il les a déjà vues quelque part, dans un passé éloigné et douloureux, ces rues étroites, ces fontaines étranglées, comme des soupiraux de prison d'où pendent des loques éfilochées.

Maintenant ils ont le pavé sous les pieds. Autour d'eux circule et bourdonne la cohue des débarcadères, presse de curieux, bousculade de gens chargés de colis, roulement des fiacres et des lourds omnibus du chemin de fer, que des voyageurs de couvertures, serrées dans des courroies, prennent bruyamment d'assaut.

Victor et son père sortent en voiture des grilles de la gare.

Le charpentier ne lâche pas son idée.

Il lui faut une transformation subite.

Et il conduit "son fils" tout droit chez le tailleur du collège,

La boutique est neuve, les comptoirs luisants, des messieurs bien mis, qui ressemblent à ceux que l'on voit dans les gravures coloriées, appendues aux murailles, ouvrent la porte aux clients avec un petit sourire protecteur.

Ils mettent sous les yeux du père Maugendre la prime des *Modes Illustrées*, où un collégien fume en compagnie d'une amazone, d'un gentleman en complet de chasse, et d'une mariée vêtue de satin blanc.

Justement, le tailleur a sous la main la *tunique type* rembourrée devant et derrière, à basques carrées, à boutons d'or.

Il l'étale sous les yeux du charpentier, qui s'écrie rayonnant d'orgueil :

—Tu auras l'air d'un militaire là-dedans.

Un monsieur en bras de chemise, qui porte un centimètre autour du cou, s'approche de l'élève Maugendre.

Il lui mesure le tour des cuisses, la taille et la colonne vertébrale.

Cette opération rappelle au petit marinier des souvenirs qui lui noient les yeux de larmes ! Les tics du pauvre père Louveau, les colères de la femme de tête, tout ce qu'il a laissé derrière lui.

C'est bien fini, maintenant.

Le jeune homme correct que Victor aperçoit en pantalon d'uniforme, dans la grande glace d'essayage, n'a plus rien de commun avec le "petit derrière" de la *Belle-Nivernaise*.

Le tailleur pousse dédaigneusement du bout du pied, sous l'établi, la vareuse humiliée, comme un paquet de loques.

Victor sent que c'est son passé qu'on lui a fait quitter là.

Qu'est-ce à dire quitter ?

Voici qu'on lui défend même de se souvenir !

—Il faut rompre avec les vices de votre éducation première, dit sévèrement M. le principal, qui ne dissimule pas sa méfiance.

Et, pour faciliter cette régénération, on décide que l'élève Maugendre ne sortira du collège que tous les premiers dimanches du mois.

Oh ! comme il pleure, le premier soir, au fond du dortoir triste et froid, tandis que les autres écoliers ronflent dans leurs lits de fer, et que le pion dévore un roman, en cachette, à la lueur d'une veilleuse.

Comme il souffre pendant l'heure maudite des récréations, tandis que les camarades le bousculent et le houspillent !

Comme il est triste en étude, le nez dans son pupitre, tremblant aux colères du pion qui tape à tour de bras sur la chaire on répétant toujours la même phrase :

—Un peu de silence, messieurs !

Cette voix criarde remue toute la lie des mauvais souvenirs, empoisonne sa vie.

Elle lui rappelle les jours noirs de la première enfance, le

taudis du faulourg du Temple, les coups, les querelles, tout ce qu'il avait oublié.

Et il se raccroche désespérément aux images de Clara, de la *Belle-Nivernaise*, comme à une éclaircie de soleil, dans le sombre de sa vie.

Et c'est sans doute pour cela que le pion trouve avec stupéfaction des dessins de bateaux à toutes les pages des livres de l'élève Maugendre.

Toujours la même chaloupe reproduite à tous les feuillets avec une obstination d'obsédé.

Tantôt, elle gravit lentement, resserrée comme dans un canal, l'échelle étroite des marges.

Tantôt, elle vient s'échouer en plein théorème, éclaboussant les figures intercalées et les corollaires en petit texte.

Tantôt, elle navigue à pleines voiles sur les océans des plénisphères.

C'est là qu'elle se carre à l'aise, qu'elle déploie ses voiles, qu'elle fait flotter son drapeau.

M. le principal, lassé des rapports circonstanciés qu'on lui adresse à ce sujet, finit par en parler à M. Maugendre le père.

Le charpentier n'en revint pas.

—Un garçon si doux !

—Il est têtue comme un âne.

—Si intelligent !

—On ne peut rien lui apprendre.

Et personne ne veut comprendre que l'élève Maugendre a appris à lire en plein bois, par-dessus l'épaule de Clara, et que ce n'est pas la même chose que d'étudier la géométrie, sous la férule d'un pion hirsute.

Voilà pourquoi l'élève Maugendre dégingole de l'étude des "moyens" dans l'étude des "petits."

C'est qu'il y a une singulière différence entre les leçons du magister de Corbigny et celles de MM. les professeurs du collège de Nevers.

Toute la distance qui sépare un enseignement en bonnet de peau de lapin, d'un enseignement en toque d'hermine.

Le père Maugendre se désespère.

Il lui semble que le forestier en bicornes s'éloigne à grandes enjambées.

Il gronde, il supplie, il promet.

—Veux-tu des leçons ?

Veux-tu des maîtres ?

Je te donnerai les meilleurs.

Les plus chers !

En attendant, l'élève Maugendre devient un cancre, et les "bulletins trimestriels" constatent impitoyablement sa "turpitude."

Lui-même, il a le sentiment de sa sottise.

Il s'enfoncé tous les jours davantage dans l'ombre et dans la tristesse.

Si Clara et les autres pouvaient voir ce qu'on a fait de leur Victor !

Comme ils viendraient ouvrir toutes grandes les portes de sa prison !

Comme ils lui offriraient de bon cœur de partager avec lui leur dernier morceau de pain, leur dernier bout de planche !

Car ils sont malheureux, eux aussi, les autres.

Les affaires vont de mal en pis.

Le bateau est de plus en plus vieux.

Victor sait cela par les lettres de Clara, qui lui arrivent de temps en temps marquées d'un "vu" au crayon rouge, énorme, furieux, griffonné par M. le principal, qui déteste ces "correspondances interlopes."

—Ah ! Quand tu étais là, disent les épîtres de Clara toujours aussi tendres, mais de plus en plus affligées... Ah ! si tu étais avec nous."

Ne dirait-on pas, vraiment, que tout allait bien dans ce temps-là, et que tout serait sauvé si Victor revenait ?

Eh bien, Victor sauvera tout.

Il achètera un bateau neuf.

Il consolera Clara.

Il relèvera le commerce.

Il montrera qu'on n'a pas aimé un ingrat et recueilli un inutile.

Mais pour cela il faut devenir un homme.

Il faut gagner de l'argent.

Il faut être savant.

Et Victor rouvre les livres à la bonne page.

A présent, les flèches peuvent voler, le pion peut frapper à tour de bras sur la chaire en lançant sa phrase de perroquet :

—Messieurs, un peu de silence !

Victor ne lève plus le nez.

Il ne dessine plus de bateaux.

Il méprise les boulettes qui s'aplatissent sur sa figure.

Il bâche... il bâche...

—Une lettre pour l'élève Maugendre.

C'est une bénédiction que ce souvenir de Clara qui vient le surprendre en pleine étude, pour l'encourager et lui apporter un parfum de liberté et de tendresse.

Victor se cache la tête dans son pupitre pour baiser l'adresse zigzagante, péniblement tracée, tremblée, comme si un perpétuel tangage de bateau balançait la table sur laquelle Clara écrit.

Hélas ! ce n'est pas le tangage, c'est l'émotion qui a fait trembler la main de Clara.

—"C'est fini, mon cher Victor, la *Belle-Nivernaise* ne naviguera plus.

Elle est bien morte, et, on mourant, elle nous ruine.

On a suspendu un écriteau noir à l'arrière.

BOIS A VENDRE

provenant de démolitions.

Des gens sont venus, qui ont tout estimé, tout numéroté, depuis la gaffe de l'Equipage jusqu'au berceau où dormait la petite sœur. Il paraît que l'on va tout vendre, et nous n'avons plus rien

Qu'allons-nous devenir ?

Maman est capable d'en mourir de chagrin, et papa est si changé..."

Victor n'acheva pas la lettre.

Les mots dansaient devant ses yeux ; il avait comme un coup de feu sur la face, un bourdonnement dans les oreilles.

Ah ! il était bien loin de l'étude, maintenant.

Epuisé par le travail, le chagrin et la fièvre, il délirait.

Il croyait s'en aller à la dérive, en pleine Seine, sur le beau fleuve frais.

Il voulait tremper son front dans la rivière.

Puis, il entendit vaguement un son de cloche.

Sans doute, un remorqueur qui passait dans le brouillard ; —puis, ce fut comme un bruit de grandes eaux, et il cria :

—La crue ! la crue !

Un frisson le prit, rien qu'à penser à l'ombre accumulée sous l'arche du pont ; et, au milieu de toutes ces visions, la figure du pion lui apparut tout près de lui, sous l'abat-jour, hirsute et effarée :

—Vous êtes malade, Maugendre !

L'élève Maugendre est bien malade.

M. le docteur a beau secouer la tête, quand le pauvre père, qui le reconduit jusqu'à la porte du collège, lui demande d'une voix étranglée d'angoisse :

—Il ne va pas mourir, n'est-ce pas ?

On voit bien que M. le docteur n'est pas rassuré.

Ses cheveux gris ne sont pas rassurés non plus.

Ils disent "non" mollement, comme s'ils avaient peur de se compromettre.

On ne parle plus d'habit vert ni de bicornes.

Il s'agit seulement d'empêcher l'élève Maugendre de mourir.

M. le docteur a dit nettement qu'on ferait bien de lui rendre la clef des champs, s'il en réchappait...

S'il en réchappait !

La pensée de perdre l'enfant qu'il vient de retrouver anéantit tous les désirs ambitieux du père enrichi.

C'est fini, il renonce à son rêve.

Il est tout prêt à enterrer de ses propres mains l'élève de l'école forestière.

Il le clouera dans la bière, si l'on veut.

Il ne portera pas son deuil...

Mais, au moins, que l'autre consente à vivre !

Qu'il lui parle, qu'il se lève, qu'il lui jette les bras au cou, qu'il lui dise :

— Console-toi, mon père.

Je suis guéri."

Et le charpentier se pencha sur le lit de Victor.

C'est fini. Le vieil arbre est fendu jusqu'à l'aubier. Le cœur de Maugendre est devenu tendre.

— Je te laisserai partir, mon gars.

Tu retourneras avec eux, tu navigueras encore.

Et ce sera trop bon pour moi de te voir quelquefois, en passant."

A présent, la cloche ne sonne plus les heures de la récréation, du réfectoire et de l'étude.

On est en vacances et le grand collège est désert.

Pas d'autre bruit que ceux du jet d'eau dans la cour d'honneur et des moineaux piaillant sous les préaux.

Le roulement des rares voitures arrive lointain et assourdi, car on a mis de la paille dans la rue.

C'est au milieu de ce silence et de cette solitude que l'élève Maugendre revient à lui.

Il est tout surpris de se retrouver dans un lit bien blanc, entouré de grands rideaux de percale qui mettent tout autour un isolement de demi-jour et de paix.

Il voudrait bien se soulever sur l'oreiller, les écarter un peu pour voir où il est ; mais, bien qu'il se sente délicieusement reposé, il n'en a pas la force, et il attend.

Mais des voix chuchotent autour de lui.

On dirait, sur le plancher, un bruit de pieds marchant sur la pointe, et même un clabaudement connu : quelque chose comme la promenade d'un manche à balai sur des planches.

Victor a déjà entendu cela, autrefois.

Où donc ?

Eh ! sur le tillac de la *Belle-Nivernaise*.

C'est cela ! C'est bien cela !

Et le malade, réunissant toute sa force, crie d'une voix faible, qu'il croit bien grosse :

— Ohé ! l'Equipage ! ohé ! "

Les rideaux se tirent, et, dans un éblouissement de lumière, il aperçoit tous les êtres chéris qu'il a tant appelés dans son délire.

Tous ! Oui, tous !

Ils sont tous là, Clara, Maugendre, le père Louveau, la mère Louveau, Mimile, la petite sœur, et le vieux héron ébouillanté, maigre comme sa gaffe, qui sourit démesurément de son rire silencieux.

Et tous les bras sont tendus, et toutes les têtes sont penchées, et il y a des baisers pour tout le monde, des sourires, des poignées de main, des questions.

— Où suis-je ?

Comment êtes-vous là ? "

Mais les ordres de M. le docteur sont formels. — Les cheveux gris ne plaisaient pas en commandant cela. — Il faut rentrer les bras sous les couvertures, se taire, pas s'exciter.

Et, pour empêcher l'enfant de causer, Maugendre parle tout le temps.

— Figure-toi qu'il y a dix jours, — le jour où tu es tombé malade, — je venais justement voir le principal pour lui parler de toi.

Il me dit que tu faisais des progrès, que tu travaillais comme un manoeuvre.

Tu juges si j'étais content

Je demande à te voir.

On t'envoie chercher, et, juste, ton pion tombe dans le cabinet du principal tout effaré.

Tu venais d'avoir un accès de fièvre chaude.

Je cours à l'infirmerie ; tu ne me reconnais pas. Des yeux comme des chaudelles, et un délire !

Ah ! mon pauvre petit gars, comme tu as été malade !

Je ne t'ai plus quitté d'une minute.

Tu battais la campagne... Tu parlais de la *Belle-Nivernaise*, de Clara, de bateau neuf. Est-ce que je sais ?

Alors je me suis rappelé la lettre, la lettre de Clara ; on te l'avait trouvée dans les mains, on me l'avait donnée. Et moi, je l'avais oubliée, tu comprends !

Je la tire de ma poche, je la lis, je me cogne la tête, je me dis :

Maugendre, il ne faut pas que ton chagrin te fasse oublier la peine des amis.

J'écris à tous ces gens-là de venir nous retrouver.

Pas de réponse.

Je profite d'un jour où tu vas mieux, je vais les chercher, je les amène chez moi où ils habitent, et où ils habiteront jusqu'à ce qu'on ait trouvé moyen d'arranger les affaires.

Pas vrai, Louveau ? "

Tout le monde a la larme à l'œil, et, ma foi ! tant pis pour les cheveux gris du docteur, les deux bras de Victor sortent de la couverture. Et Maugendre est embrassé comme il ne l'a jamais été, un vrai baiser d'enfant tendre.

Puis, comme il n'est pas possible d'emmener Victor à la maison, on arrange la vie.

Clara restera près du malade pour sucrer ses tisanes et fîre la causette.

La mère Louveau ira tenir la maison, François surveillera une bâtisse que le charpentier a entreprise dans la Grande-Rue.

Quant à Maugendre, il part pour Clamecy.

Il va voir des connaissances qui ont une grande entreprise de trains de bois.

Ces gens-là seront enchantés d'employer un fin marinier comme Louveau.

Non ! non ! pas de récriminations, pas de résistance. C'est une affaire entendue, une chose toute simple.

Certes, ce n'est pas Victor qui récrimine.

On le lève maintenant et l'on roule son grand fauteuil contre la fenêtre.

Il est tout seul avec Clara, dans l'infirmerie silencieuse.

Et Victor est ravi.

Il bénit sa maladie. Il bénit la vente de la *Belle-Nivernaise*. Il bénit toutes les ventes et toutes les maladies du monde.

— Te souviens-tu, Clara, quand je tenais la barre, et que tu venais t'asseoir auprès de moi, avec ton tricot ?

Clara se souvient si bien qu'elle baisse les yeux, qu'elle rougit, et qu'ils restent tous les deux embarrassés ?

Car maintenant il n'est plus le petit gars en bérêt rouge dont les pieds ne touchaient pas le tillac quand il grimpaît sur la barre, à califourchon.

Et, elle, quand elle arrive le matin, et qu'elle ôte son petit châle pour le jeter sur le lit, elle a l'air d'une vraie jeune fille, tant ses bras sont ronds dans ses manches, sa taille élancée.

— Viens de bonne heure, Clara, et rest, le plus tard possible."

Il fait si bon à déjeuner et dîner en tête-à-tête tout près de la fenêtre, à l'abri des rideaux blancs.

Ils se rappellent la petite enfance, les panades mangées au bord du lit, avec la même cuillère.

Ah ! les souvenirs d'enfance !

Ils voltigent dans l'infirmerie du collège comme des oiseaux en volière. Sans doute ils font leur nid dans tous les coins des rideaux, car il y en a de nouveaux chaque matin, frais éclos, qui prennent leur vol.

Et vraiment l'on dirait, à entendre ces conversations du passé, un couple d'octogénaire, ne regardant plus qu'au loin derrière eux.

N'y a-t-il donc pas un avenir qui pourrait bien être intéressant, lui aussi ?

Oui, il y a un avenir ; et l'on y pense souvent, si l'on n'en parle jamais.

D'ailleurs il n'est pas indispensable de faire des phrases pour causer. Certaine façon de se prendre la main et de rougir à tout propos en dit plus long que la parole.

Victor et Clara causent dans cette langue-là toute la journée. C'est probablement pour cela qu'ils sont souvent silencieux.

Et c'est pour cela aussi que les jours passent si vite, que le mois s'écoule à petit bruit sans qu'on l'entende.

C'est pour cela que M. le docteur est obligé de hâter ses cheveux gris et de mettre son malade à la porte de l'infirmerie.

Justement, le père Maugendre revient de voyage à cette époque.

Il trouve tout le monde réuni à la maison. Et quand le pauvre Louveau, tout inquiet, lui demande :

—Eh bien ! veut-on de moi, là-bas ?...

Maugendre ne peut se tenir de rire.

—Si on veut de toi, mon vieux !...

Ils avaient besoin d'un patron pour un nouveau navire, et ils m'ont remercié du cadeau que je leur faisais."

Qui ça "ils" ?

Le père Louveau est si enchanté qu'il n'en demande pas davantage.

Et tout le monde se met en route pour Clamecy, sans en savoir plus long.

Quelle joie, en arrivant au bord du canal !

Là, à quai, pavoisé du haut en bas, un magnifique bateau, flambant neuf, dresse son mât verni au milieu des verdure.

On lui donne le dernier coup d'astic, et l'étambot, où le nom de l'embarcation est écrit, demeure couvert d'une toile grise.

Un cri sort de toutes les bouches :

—Ah ! le beau navire !

Louveau n'en croit pas ses yeux.

Il a une émotion de tous les diables qui lui picote les paupières, lui fend la bouche d'un pied, et secoue ses boucles d'oreilles comme des paniers à salade.

—C'est trop beau !

Je n'oserais jamais conduire un bateau comme ça. C'est fait pour naviguer.

On devrait mettre ça sous globe."

Il faut que Maugendre la pousse de force sur la passerelle, d'où l'Equipage leur fait des signes.

Comment !

L'Equipage lui-même est restauré ?

Restauré, radoubé, calfaté à neuf.

Il a une gaffe et une jambe de bois toutes fraîches. C'est une gracieuseté de l'entrepreneur, un homme entendu qui a bien fait les choses.

Voyez plutôt :

Le tillac est en bois ciré entouré d'une balustrade. Il y a un banc pour s'asseoir, une tente pour s'abriter.

La cale est de taille à porter cargaison double.

Et la cabine ! oh ! la cabine !

—Trois chambres !

—Une cuisine !

—Des glaces !

Louveau entraîne Maugendre sur le pont.

Il est ému, secoué d'attendrissement, — comme ses boucles d'oreilles,

Il bégaye :

—Mon vieux Maugendre...

—Qu'est-ce qu'il y a ?

—Tu n'as oublié qu'une chose...

—Voyons ?

—Tu ne m'as pas dit pour le compte de qui je naviguerais.

—Tu veux le savoir ?

—Bédame !

—Eh bien ! pour ton compte !

—Comment... mais alors... le bateau...

—Est à toi !

Quel coup, mes enfants !

Quel abordage en pleine poitrine !

Heureusement que l'entrepreneur, — qui est un homme entendu, — a eu l'idée de mettre un banc sur le pont.

Louveau tombe dessus comme assommé.

—Ce n'est pas possible... on ne peut pas accepter...

Mais Maugendre a réponse à tout :

—Allons donc !

Tu oublies notre vieille dette, les dépenses que tu as faites pour Victor !

Sois tranquille, François, c'est encore moi qui te dois le plus.

Et les deux compagnons s'embrassent comme des frères.

Cette fois, ça y est : on a pleuré.

Décidément, Maugendre a tout disposé pour que la surprise soit complète, car tandis qu'on s'embrasse sur le pont, voilà M. le curé qui débouche du bois, bannière au vent, musique en tête.

Qu'est-ce encore ?

La bénédiction du bateau, parbleu !

Tout Clamecy est venu en procession pour assister à la fête.

Et la bannière flotte au vent.

Et la musique joue.

Zim-boum-boum !

Et les figures sont joyeuses.

Et il y a sur tout cela un joli soleil qui fait flamber l'argent de la croix et les cuivres des musiciens.

La jolie fête !

On vient de découvrir la toile qui masquait l'étambot ; le nom du bateau se détache en belles lettres d'or sur un fond d'azur :

La Nouvelle-Nivernaise

Hurrah ! pour la *Nouvelle-Nivernaise* ! Quelle ait longue vie comme l'ancienne et plus heureuse vieillesse !

M. le curé s'est approché du bateau.

Derrière lui, les chantres et les musiciens sont rangés sur une seule ligne.

La bannière fait fond.

—*Benedicat Deus...*

C'est Victor qui est le parrain et Clara qui est la marraine.

M. le curé les a fait avancer au bord du quai, tout près de lui.

Ils se tiennent par la main, ils sont tout timides, tout tremblants.

Ils bredouillent de travers les phrases que l'enfant de chœur leur souffle, tandis que M. le curé secoue le goupillon sur eux :

—*Benedicat Deus...*

—Ne dirait-on pas un jeune couple à l'autel ?

Cette pensée-là vient à tout le monde.

Peut-être bien qu'elle leur vint à eux aussi, car ils n'osent pas se regarder, et ils se troublent de plus en plus à mesure que la cérémonie avance.

C'est fini.

La foule se retire et la *Nouvelle Nivernaise* est bénie.

Mais on ne peut laisser partir les musiciens, comme cela, sans les rafraîchir.

Et, tandis que Louveau verse une rasade aux musiciens, Maugendre cligne de l'œil à la mère Louveau, prend par la main le parrain et la marraine, et se tournant vers M. le curé :

—Voilà le baptême fini, monsieur le curé ; à quand le mariage ?

Victor et Clara deviennent rouges comme des coquelicots.

Mimile et la petite sœur battent des mains.

Et, au milieu de l'enthousiasme général, le père Louveau, très allumé, se penche sur l'épaule de sa fille.

Il rit jusqu'aux oreilles, le brave marinier, et, réjoui d'avance, de sa plaisanterie, il dit d'un ton goguenard :

—Dis donc, Clara, voilà le moment... si nous reportions Victor chez le commissaire ?

LA GRANDE SŒUR

NOUVELLE

PAR FERNAND BEISSIER

—Madeleine !

—Maman !

—Approche-toi, plus près encore. Mais surtout, ne pleure pas, tu m'ôtteras tout mon courage.

—Non, maman !

Et la fillette essuyant ses yeux rougis par les larmes, étouffant les sanglots qui montaient malgré elle jusqu'à sa gorge, s'approcha du lit sur lequel la mère agonisait. Par la fenêtre entrouverte, le soleil entrainait, faisant paraître plus triste la pauvreté de la petite chambre. Dans un coin, sur un matelas, une enfant de quatre ans à peine dormait, inconsciente du drame qui se passait autour d'elle.

Triste et commune était leur histoire. Le père, un brave ouvrier, s'était tué, un jour, en tombant du haut d'un échafaudage ; et la veuve était restée, sans ressource, avec une fille de onze ans, et une autre, qu'elle finissait à peine de nourrir. Il y avait trois ans de cela. Elle avait lutté tant qu'elle avait pu, travaillant jour et nuit, arrivant à peine à donner du pain à ses enfants ; puis un jour la misère et la fatigue l'avaient terrassée ; la maladie était venue ; et à cette heure la fin était proche. Elle le sentait, et toute sa peine était de laisser seules, sans parents, sans amis, ses deux chères petites. Qu'allaient-elles devenir ? Et, mains jointes, elle priait, s'offrant tout entière en sacrifice, demandant à Dieu de les protéger quand elle ne serait plus là.

La fillette s'était doucement agenouillée à ses côtés, la fixant de ses grands yeux bleus, dont le regard semblait déjà un peu vieilli. Et la mourante, l'attirant lentement à elle, murmura :

—Je vais te laisser seule, ma pauvre Madeleine ; je m'en vais là-haut rejoindre le pauvre papa et prier pour vous. Toi, tu es grande déjà, mais ta sœur est toute petite, je te la confie. Jure-moi de me replacer auprès d'elle, de l'aimer et de la protéger, comme je vous ai aimées et protégées toutes les deux.

Et la petite étendant la main, les yeux noyés de larmes dit :

—Je vous le jure !

La mère alors pesa ses lèvres sur son front, puis comme si ce dernier effort l'eût brisée, elle retomba sur sa couche. Ses lèvres lentement s'entr'ouvrirent : " Madeleine, Louise, mes pauvres petites ! " soupira-t-elle.

Elle était morte.

Le lendemain, grâce à la charité des voisins, on la conduisait tout là-haut, au cimetière. Les deux enfants suivaient, l'airné grave et réfléchi, les yeux cerclés de noir, n'ayant même plus la force de pleurer, tenant par la main la petite qui demandait pourquoi on avait mis sa maman dans cette boîte noire.

Au cimetière sa sœur la fit s'agenouiller.

—La pauvre maman va dormir là-dessous, lui dit-elle ; envoie-lui vite un gros baiser et fais-lui tes adieux, car elle ne se réveillera plus !

Et comme la petite, ne comprenant pas, un peu effrayée, demandait encore qui serait sa maman maintenant :

—Moi, répondit-elle bravement.

Et son regard sembla prendre à témoin de son serment l'âme de la chère morte, qui les avait tant aimées. Sur les tombes, un clair soleil jouait, et en bas dans la plaine, Paris semblait flamber dans une nuée d'or.

* *

Et les années avaient passé ; les enfants avaient grandi. Louise avait maintenant seize ans. C'était une brune jeune fille, jolie au possible avec ses lèvres rouges et ses grands yeux noirs, gaie autant que la grande sœur était grave et réfléchi, un cœur d'or avec cela, n'ayant qu'une adoration au monde,

sa sœur Madeleine, *maman* comme elle l'appelait encore parfois, en la prenant entre ses bras, et en la couvrant de baisers fous. Et *maman Madeleine* souriait, payée ainsi de toutes ses peines, heureuse du devoir accompli, fière d'avoir tenu la promesse faite à l'autre *maman* qui dormait là-bas, dans le blanc cimetière, où elles allaient, l'été, porter des fleurs, où elle était venue si souvent prier et puiser du courage. Car il lui en avait fallu pour arriver au but et attendre l'heure où la petite serait assez grande pour l'aider. Elle avait plus d'une fois diné d'un morceau de pain et d'un verre d'eau, mais l'enfant n'avait jamais manqué de rien. Et si parfois le soir, travaillant à côté du lit où elle reposait, elle avait senti son courage faillir, elle n'avait qu'à regarder une petite photographie suspendue en face d'elle, un portrait de la pauvre mère qui, dans son cadre de bois noir, semblait doucement lui sourire. Et bravement, sans se plaindre, elle se remettait à l'ouvrage, essuyant ses yeux où des larmes brillaient.

Mais les mauvais jours étaient passés maintenant. Louise était devenue une fleuriste des plus habiles, et c'était merveille que de la voir, devant son petit établi, la gaîté dans les yeux, la chanson sur les lèvres, façonner du bout des doigts des corolles en papier et ses tiges en métal. Chaque samedi, on comptait le gain de la semaine ; et de temps en temps la grande sœur pouvait mettre maintenant une ou deux pièces blanches, au fond d'une vieille tiro-lire.

—De quoi acheter ta robe de mariée, disait-elle à Louise, qui, la tête penchée sur son épaule, la regardait et l'embrassait en rougissant.

* *

Or, ce samedi, alors que les deux sœurs faisaient leurs petits comptes, timidement on frappa à la porte. Louise courut ouvrir.

—Monsieur André ! fit-elle toute surprise.

Madeleine s'était vivement retournée.

Sur le seuil, un grand et beau garçon de vingt-huit ans, le chapeau à la main, s'était arrêté un peu embarrassé, lui aussi.

Il y avait un an qu'il était venu demeurer en face d'elles, sur le même palier. Des relations de voisinage s'étaient établies. André était orphelin comme elles ; c'était un bon et honnête ouvrier, fort habile, disait-on, et travailleur obstiné. La sympathie d'abord, la similitude de leur situation, les avait peu à peu liés ; et une ou deux fois déjà, Madeleine, sans fausse honte, avait accepté pour sa sœur et pour elle le bras de leur jeune voisin. On était même allé, un dimanche, passer la journée au bois de Vincennes. Une journée superbe ; on avait rapporté des brassées de fleurs des champs, on avait dîné sur l'herbe, sans façon. Louise semblait un petit moineau échappé de sa cage, et jamais Madeleine ne s'était trouvée si heureuse ; l'air, le soleil, les fleurs, tout cela lui avait comme rajourné le cœur.

Dans la maison cette promenade avait un peu fait jaser ; mais on connaissait Madeleine, on savait sa vie de lutte et de travail, on estimait André, et l'avis général avait été que cela finirait par un bel et bon mariage. La concierge, une brave femme qui adorait les deux orphelines, avait même dit à Madeleine, un matin qu'elle était entrée dans sa loge pour y prendre son pain au lait : " Eh bien ! mademoiselle, à quand la noce ? " Et toute la journée, Madeleine était restée songeuse ; pour la première fois, pensant à leur jeune voisin, elle avait rougi. Depuis elle avait pensé à lui, plus encore qu'elle ne l'aurait voulu ; malgré elle, souvent le souvenir de cette journée passée ensemble lui était revenu, et elle se rappelait alors que c'était pour elle qu'il avait toutes les attentions, et que lorsqu'il se trouvait en leur présence, depuis quelque temps, son embarras était visible.

A cette heure, il lui semblait gêné plus encore que d'habitude ; il n'osait avancer, roulant son chapeau entre ses doigts, les yeux baissés. Elle alla à lui, lui tendit la main, et elle la sentit trembler dans la sienne. Louise tout à coup poussa un cri, en regardant la pendule : " Six heures, fit-elle, et j'ai pro-

mis de rendre mon ouvrage avant le dîner. Je n'ai que le temps !" Et avant que Madeleine eût fait un mouvement ou trouvé un mot à dire pour la retenir, elle avait mis son chapeau, pris le paquet de fleurs qu'elle venait de terminer et couru vers la porte restée entr'ouverte : "A tout à l'heure, cria-t-elle du seuil, en envoyant à sa sœur un baiser du bout des doigts ; au revoir, Monsieur André," ajouta-t-elle, en lui faisant un signe d'adieu. Et vivement, comme si elle avait été pressée de s'en aller, elle sortit, laissant André et Madeleine en présence : lui, maintenant plus rassuré, levant enfin vers elle son franc et honnête regard, comme si le départ de Louise l'eût mis plus à son aise ; elle, troublée, comprenant que quelque chose de grave allait se décider pour elle, ayant comme le pressentiment de la venue d'une joie douce et longtemps rêvée.

Le jeune homme sembla alors prendre son courage à deux mains : "Mademoiselle Madeleine, dit-il, j'irai droit au but. Les belles phrases, voyez vous, ça ne me connaît guère. Et puis le cœur me saute trop fort, là dedans, ajouta-t-il en se frappant la poitrine ; je tremble comme un petit garçon."

Madeline le regarda ; leurs yeux un instant se rencontrèrent. Il l'aimait donc ! Car elle n'en pouvait douter ; c'était sa main qu'il venait ainsi bravement et simplement lui demander ; et, tout en l'écoutant, doucement bercée par ses paroles, lisant clairement en son cœur, elle se disait qu'elle l'aimait, elle aussi, et depuis longtemps.

Comme ils allaient être heureux tous les trois ! Jamais elle n'avait pensé qu'un si beau rêve pût se réaliser.

—Vous me connaissez, continuait André, vous savez ce que je vau. Je n'ai pas de fortune, mais j'ai quelques économies, de quoi entrer en ménage et parer aux premiers frais. Je suis orphelin, comme vous ; mais je suis un honnête homme et un franc travailleur. J'ai du cœur, du courage, et je suis sûr de faire un bon mari.

—Un mari ! murmura Madeleine.

—Dame, oui ; et c'est pour ça que je viens, car vous tenez mon bonheur entre vos mains. A vous voir si courageuses, si honnêtes, si honnêtes, je vous ai admirées dès le premier jour où je vous ai connues. Mais l'amitié a vivement fait place à un autre sentiment, qui m'a pris tout entier à cette heure, si bien que cela m'étouffait et que je suis venu ici décidé à vous avouer toute la vérité. J'aime...

—Vous aimez ! Et Madeleine s'arrêta à son tour comme oppressée, sentant son cœur battre à tout rompre, la main tendue vers lui.

—J'aime mademoiselle Louise, votre sœur, et c'est sa main que je viens vous demander. Je l'aime à en mourir !

Madeline vive lent s'était reculée, portant la main à son cœur comme pour l'empêcher de crier, croyant à un mauvais rêve : "Louise !" murmura-t-elle comme inconsciente. Et se sentant défaillir, elle n'eut que le temps de se retenir au dossier d'une chaise.

—Oui, Louise, répéta André sans prendre garde à son trouble, Louise que j'aime plus que tout au monde. Elle est jeune, je le sais, mais c'est sa jeunesse, c'est sa gaieté qui m'ont séduit. Donnez-la-moi, Mademoiselle Madeleine, et je vous jure de la rendre heureuse. Dites, ne voulez-vous pas que je devienne votre frère, moi qui vous aimais déjà comme une sœur ! ajouta-t-il, la voix tremblante, les mains jointes.

Mais Madeleine ne l'entendait pas. Elle sentait comme un grand vide autour d'elle et cherchait à remettre un peu d'ordre dans ses idées. D'un seul coup, brutalement, cruellement, tout son rêve était détruit. Tout ce doux bonheur, entrevu un instant, s'envolait.

André renouela sa demande ; Alors se remettant :

—Il faudrait d'abord consulter Louise ! dit-elle.

—Je peux donc espérer ! s'écria-t-il.

—Revenez ce soir, répondit-elle doucement, ayant hâte d'être seule. Je l'interrogerai moi-même !

—Ah ! Mademoiselle Madeleine, comme je vais vous aimer, s'écria André en lui prenant les mains. Vrai, je crois que je serais capable de me faire tuer pour vous s'il le fallait.

—Ce ne serait guère le moyen d'épouser Louise, fit-elle, en se dégageant lentement, essayant de sourire.

Et quand André fut sorti, elle s'abattit sur une chaise, et elle pleura. Le cruel, comme il l'avait fait souffrir ! C'est vrai qu'il ne pouvait pas deviner, lui. Il aimait Louise ; mais pour quoi sa sœur au lieu d'elle ? N'était-elle plus jeune, n'était-elle pas jolie encore ! Et c'était cette enfant de seize ans qui, avec ses rires et ses chansons, lui avait pris le cœur. Ah ! misère de la vie ! Est-ce donc la destinée des uns d'avoir toutes les peines et de laisser aux autres toutes les joies ? Mais brusquement, elle s'arrêta ! Elle n'allait pas être jalouse de sa sœur maintenant ? Et n'était-ce pas naturel ces deux jeunes gens qui allaient l'une à l'autre ! Avait-elle le droit de les empêcher d'être heureux, et de séparer ce que l'amour unissait ? Car Louise l'aimait, c'était certain.

Et courant au miroir, elle se regarda longuement. C'est vrai qu'elle avait le visage pâle et le regard triste et déjà vieilli. Mais tout à coup elle tressaillit ; là, près de la tempe, au milieu d'une boucle blonde, elle venait d'apercevoir un cheveu blanc. Déjà !

Qu'allait-elle faire ? Mais soudain ses yeux rencontrèrent la petite photographie : "Maman !" dit-elle. Et s'agenouillant, les mains jointes, tendues vers elle comme pour lui demander courage et conseil, elle pria. En un instant, tout le passé lui apparut, et elle se rappela la promesse faite à la chère morte et si vaillamment tenue.

A ce moment, un bruit de pas montant l'escalier, arriva jusqu'à elle. C'était Louise qui rentrait. Vivement Madeleine se releva, et essayant ses yeux, elle s'assit et se remit à l'ouvrage. Sa résolution était prise ; elle accomplirait son devoir. Elle avait d'un coup étouffé son rêve. Et dans ce sacrifice qu'elle n'avait fait de son cœur, elle se trouvait déjà comme une âpre jouissance.

Louise venait d'entrer. Elle l'appela auprès d'elle, et attirant sa tête sur sa poitrine :

—Sais-tu ce que vient de me dire André ? fit-elle.

Louise la regarda.

—Il est venu me dire, reprit elle, qu'il t'aimait. Il t'offre sa main. Que dois-je lui répondre ?

Et comme la petite sœur, tremblante, ne répondait pas :

—L'aimes-tu ? demanda-t-elle.

Et à son tour, elle ferma les yeux, attendant. Louise lui jeta les bras autour du cou, et à voix très basse, dans une caresse, elle murmura :

—Oui... *maman* !

"Maman !" Madeleine tressaillit ; c'était son vrai, son seul nom à cette heure. C'était son rôle sur la terre, doux encore à remplir puisqu'il lui était donné de faire deux heureux. C'était comme un rêve qui s'envolait ! Le temps ferait le reste.

Et ce fut bravement, sans un regret, que lorsque André revint, elle mit sa main dans celle de Louise. Elle lui tendit la sienne sans trembler. Mais, tandis que tous deux causaient près de la fenêtre ouverte, tandis que là-bas le soleil se couchait mettant des taches d'or sombre sur chaque chose, tournée vers le portrait qui, dans son cadre noir, semblait doucement lui sourire, Madeleine murmura : "Es-tu contente, mère ? J'avais juré de te remplacer auprès d'elle. N'ai-je pas bien tenu ma promesse ?"

FIN.

AVIS SPECIAL

ANNETTE VALSE Grande réduction de prix.
Prix réduit de 60 à 40 cents.

ENVOYÉ FRANCO SUR RÉCEPTION DE 40 CTS.

Dansereau, Belleau & Cie, 516 Rue Craig.

MAISON FONDÉE EN 1869

HENRY R. GRAY
CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPÉCIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.

GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.

GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.

GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crovassées, peau rude, etc.

LE CHEMIN DES LARMES**Le Plus Beau Roman de Nos Jours.**

Tel est le titre d'un ouvrage à la fois agréable et intéressant, captivant avec force l'attention du lecteur par les drames et péripéties qui s'y déroulent et charmant son intelligence par un style à la fois simple, clair et châtié.

Les personnages qui prennent part à l'action sont de véritables caractères, de vrais types de l'espèce qu'ils représentent.

L'auteur raconte avec chaleur le martyre d'une femme, épouse et mère exemplaire, modèle d'abnégation et de vertu, jetée, après avoir connu des jours heureux, sur le pavé par l'inconduite d'un époux pervers qui la délaisse, et persécutée par un monstre d'hypocrisie, riche banquier, artisan inique de ses malheurs.

Le CHEMIN DES LARMES est un roman très émouvant, auquel plusieurs belles gravures donnent un intérêt encore plus grand.

On peut se le procurer chez tous les libraires. Une remise libérale sera faite pour l'achat à la douzaine. On en recevra un exemplaire franco, en envoyant 25 cts. à Dansereau, Belleau & Cie, 516 rue Craig Montréal.

"LE SAMEDI"

Publication hebdomadaire illustrée. Revue littéraire, scientifique et sociale, 16 pages par semaine, grand format.

PRIX D'ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25.
STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DU NUMÉRO, - - - 5 CENTINS.

EN VENTE PARTOUT.

S'ADRESSER A DANSEREAU, BELLEAU & CIE,

Fermiers de la circulation,

516 RUE CRAIG, Montreal.

Grande Sensation!

LES

CHEVALIERS DU POIGNARD

Magnifique Roman à Bon Marché

15 c. - seulement - 15 c.**17 c. - par la poste - 17 c.**

Nous venons de mettre en brochure le grand feuilleton du jour LES CHEVALIERS DU POIGNARD, contenant 260 pages grand format, que LE SAMEDI vient de publier.

HATEZ-VOUS d'envoyer le montant, car le tirage est limité.

DANSEREAU, BELLEAU & CIE.,

516 RUE CRAIG, MONTREAL.

MUSIQUE NOUVELLE

Nous attirons tout spécialement l'attention de nos lectrices et nos lecteurs sur le catalogue de musique que nous publions ci-après.

Nous avons fait l'importation d'albums de musique qu'on trouve nulle part ailleurs à Montréal. Ces albums contiennent les plus célèbres opéras des grands maîtres. On y trouve tous les succès de salon pour piano.

Nous vendons cette musique à des prix excessivement bas. C'est une chance que les pianistes ne voudront certainement pas manquer. Nous les invitons à passer à nos bureaux où ils pourront voir notre belle collection de musique. Envoyé franco sur réception des prix ci-dessous.

Les Perles de l'Opéra, 21 morceaux \$1.00
Album, Exposition, 16 morceaux 75c.

ROMANCES

La Fée des Eaux, L. Gastinel 40c.
Poésies de Lamartine, L. Barrollet 60
Heures de Réverie, L. Gastinel 60

CHANSONS FRANÇAISES

Avec musique et accompagnement à 15cts.

Il était là, J. Poniatowski
Portrait, M. de Barrival
Paquerette, C. Michaud
La Reine des Fleurs, Mlle J. Martin
Goutte de Rosée, A. Boieldieu

Chansons du mois de Mai, Emile Durand
L'Aleçon, Victor Massé
Le Jeune Poète, A. de Longperior
La Louange de Sylvio, Emile Durand
Reines des Fleurs, A. Reichardt
L'Etello du Matin, F. Soullé
Le Vieux Chêne, F. Godéroid
Doux Reveil, D. F. E. Auber
Le Rêve Etollé, Emile Durand
Yvonne au Cœur de Marbre, Bazzoni
Le Régiment qui Passe, A. Poulhiès
Un Rêve de Carnaval, V. Mola
La Jongue des Amants, A. Gouzien
Nanette, Victor Massé
Chanson de Fortunio, Alfred de Musset
Chanson de la Revence, A. Kottonus
Chanson Gaëlique, Sir Walter Scott

Suzanne, Victor Massé
Aubade, Victor Hugo
Pensez à Moi, L. M. Gottschalk
Mourir ou se Vanger, M. Am. Buslon
Chemin Faisant, E. Boulanger
La Belle Toscane, L. Gordigliani
Un Premier Amour, F. Bérat
Le Reveil de l'Italie, T. Ritter
La Pauvre Marie, A. Barbier
Mandoline, Victor Massé
L'Espagnol de la Rue Bréda, J. P. Christmann
Frère et Sœur, Henri Pottier
La Jeune Fille et l'Echo, L. Gaillard
O Salutaris, A. de L. Grimoard
6 Mélodies, C. M. de Weber.
Le Palanquin, Emile Durand
Une Nuit de Mai, J. J. Massé

CHANSONNETTES FRANÇAISES

Avec musique à 10 cts.

- Fanfan la Tulipe, L. Varney
- Fanfrelouche, L. Sorpette
- Dix Jours aux Pyrénées, L. Varney
- La Fête Doul, F. Boissière
- Les Petits Mousquetaires, L. Varney
- Le Roi Carotte, J. Offenbach
- Le Tour du Monde, F. Boissière
- Chanson de la Cosaque, Hervé
- Carême et Mardi-Gras, J. Uzès
- L'Oiseau Bleu, Ch. Lecocq
- Le Père la Mine, G. Chidono

MENUETS

- Souvenirs de la Margulso, par R. Lellèvre... 20c.
- Menuet Favori, par Mozart..... 20
- Célébre Menuet, par Boccherini..... 25
- Menuet, (composé en dormant) Bach..... 10
- Petit Menuet, Julio Amotony..... 15
- Menuet sentimental, Chas. Neustedt..... 20
- Menuet Favori, E. Nollet..... 20

MARCHES

- Petit marche Fantaisiste, par René Lellèvre 15c.
- Marche Funèbre, par Chopin..... 25
- Bagnolles, par Mathieu-Manllangis..... 20
- La Marche du Régiment, Carman..... 15
- Marche Funèbre, Chopin..... 20
- Défilé de Cavalerie, par G. Michoux..... 25

GALOPS

- For Ever, (Brillant) par L. Ducollet..... 25c.
- Ventre-à-Terre, par P. Chardon..... 25

VAUSES

- Valse Célèbre, par Beethoven..... 3c.
- Exposition Paris, par Félix Gillès..... 15
- Edison, par A. de la Gravillière..... 20
- Élifel, par Jules Vasseur..... 25
- Valse Caprice, Marius Carman..... 20
- Valse No. 1, F. Chopin..... 20
- Blanches Colombes, par B. T. Missler..... 20
- Yvonne, par G. Michoux..... 25
- L'Esquit, par Flamminio..... 25
- Valse Célèbre, par F. Chopin..... 30
- Les Mimosas, (valse de salon) par E. Bounaud..... 35
- Souvenir du Prater, (Valse viennoise) par B. T. Missler..... 35
- Flots argentés, (Grande valse) par A. Coedès..... 35
- Dans les Lias, par J. Desmarquoy..... 35
- Rève d'Azur, par Gustavo David..... 35
- Ciel étoilé, par Gustavo David..... 35
- Po 1 les Belles Personnes, par Alfred Guillet..... 35
- Fouilles d'Automne, (Valse brillante) par Arthur David..... 35
- L'Éclat de rire, par Anatole Lantolme..... 35
- Belle de Nuit, par C. Blancard..... 35
- Gitana, (Valse Espagnole) par Richard Céré..... 35
- Flour de Neige, par Noël Stalars..... 35
- Algérie, (grande valse de salon) par E. Daniel..... 40
- Solidarité, par E. Deransart..... 40
- Perle d'Asie, par P. Rupès..... 50

POLKA

- Victoria, par Louise Springaël..... 20c.
- La Tour Eiffel, par G. Strauss..... 25
- Le Pays des Fées, par G. Florentino..... 25
- Pantins et Ficelles, par Ch. Merely..... 20
- Risotto, par P. D. Petors..... 25
- Le chant du Ruisseau, par L. Dessaux..... 15
- Hébé Polka, par L. Barinçon..... 15
- Alice do par J. Desmarquoy..... 25
- Polka des Chiens, par F. Léon..... 25
- Sons Dessus Dessous, par C. Fagès..... 25
- Polka des Étoiles, par P. Sauvères..... 25
- Polka des Fauvettes, par A. d'Hack..... 30
- Polka Marche, par P. Faucher..... 30
- Patati-Patata, par C. Fagès..... 35
- Polka des Zèbres, par Flamminio..... 35
- Brisé de Mer, (4 mains) par B. T. Missler..... 40

QUADRILLES

- Les Lanciers, (le vrai quadrille) par G. Fanguier 25c.
- Les Femmes de Paul de Kock, (brillant) par Léon Duflès..... 25
- Saute-Mouton, (brillant) par C. Meyer..... 25
- La chasse au Mari, par Flamminio..... 25

MAZURKA

- Helena, par E. Provinciali..... 25c.
- Célébre Mazurka, par Chopin..... 25
- Première Mazurka de salon, par M. Jallion..... 30
- Volupté, par F. Poncet..... 30

WALTZES

- Cagliostro, Straus..... 20c.
- Vienna Children, Straus..... 20
- Boccacio, Suppo..... 10
- Flowers of Spring, Reissiger..... 10
- Perle, C. d'Albert..... 10
- Estimation, Léon..... 10
- Lallah, Amanda Kennedy..... 10
- Little Daisy, Richard Stahl..... 10

POLKA - MAZURKA

- Loup et-tu, par A. de Verville..... 20c.
- Alsace Lorraine, par Emile Dameron..... 25
- Brin d'herbe, par J. Domarquoy..... 25
- L'Indiscrète, par Gustavo David..... 35
- Miss Mary, par E. Daniel..... 35

POUR LE BANJO @ 10 CTS

- Every body has a trouble of his own, H. C. Talbot
- Black Tulip, F. H. Gruendler

SCHOTTISCHES @ 10 CTS

- Ella, F. Livingston
- Manola, Woodlawn
- All around the world, Warren

MORCEAUX DE SALON

Fantaisies, etc.

- Espanola, par A. Decq..... 20c.
- Heures de Solitude, par A. Mancau..... 40
- Rondo, par Mozart..... 20
- Prélude, par Georges Zisso..... 15
- La Pyrrhique, par G. Schmitt..... 20
- Gavotte, par Bach..... 15
- Boléro de la Gaza Ladra, par Rossini..... 20
- Ballet, par Gluck..... 10
- Scherzo, par Beethoven..... 15
- Quasi una Fantasia, par Beethoven..... 30
- Barcarolle, par Mendelssohn..... 20
- Caquetage, par E. Cazanouve..... 35
- 2de Polonaise, par F. Guzman..... 50
- Sérénade du Gondolier, par E. Cazanouve..... 35
- Un Rêve d'Amour, C. de Bernardi..... 35
- Romance sans Paroles, par Mendelssohn..... 30
- Les Jounes Athéniennes, par Sacchini..... 15
- Saute ma Gazelle, par Henry Duvernoy..... 20
- Sérénade, par Schubert..... 20
- La "fruito"..... 20
- L. uroro, (romance sans paroles) par A. Decq..... 35
- Rayoura, (Gavotte) par Désiré Heynberg..... 40
- Pastorale, par Georges Schnutt..... 25
- 5me Nocturne, par Field..... 20
- Sérénade de Don Juan, par Mozart..... 20
- 5me Nocturne, par Chopin..... 25
- Aubade, par Schubert..... 20
- 3me Polonaise, par Chopin..... 25
- Prom er Prélude, par Bach..... 25
- Capat'ne du Barbor de Svrine, par Rossini..... 25
- Vieille Chanson, par Ch. Neustedt..... 25
- Appassionata, par Julien Quignard..... 35
- Castor et Pollux, par Itameau..... 10
- 2me Nocturne, par Chopin..... 25
- Romance sans Paroles, par L. Ratz..... 25
- Le Polichinelle, G. Garibaldi..... 15
- Le Tambour, "..... 15
- Le Fifre, "..... 15
- Le Pistolot, "..... 15
- Le Pantin, "..... 15
- Chansons d'autrefois, M. Carman..... 15
- Danse du XVIIIe siècle, "..... 15
- Fête Bretonne, "..... 15
- Menuet Capricioso, "..... 15
- Scherzettino, "..... 15
- Fouillo d'Album, Jules Schulhoff..... 15
- Don Juan, J. Rummel..... 20
- Bellsario, "..... 20
- Flute Enchantée, "..... 20
- Solitude, "..... 20
- Troisième Idylle, Chas. Neustedt..... 20
- Berceuse, J. O'Kelly..... 20
- L'Automne, Méc. Decourcello..... 20
- Dors, Cher Amour, (Berceuse) par G. Ehrman..... 20
- Dernière Pensée, par Weber..... 20
- Frappe-moi, (extrait de Don Juan) par Mozart..... 25
- Prière de Moïse, par Rossini..... 25
- L'Adieu, par R. Schumann..... 25
- Le Printemps, (romance sans paroles) Mendelssohn..... 40
- Dans les Étoiles, par Ch. Lecocq..... 35

DUOS @ 10 CTS

- Beauties of Paradise, Snpw
- Valse Mignonne, do
- Quadrille, do
- See-Saw Waltzes, G. E. Jackson
- Parado March, Josef Low
- Stéphanie, G. E. Jackson
- Caprice Menuet, R. de Vilbac
- Waves of the Ocean Galop, Woodlawn
- Friendly Pastime, Farmer

POLKA @ 10 CTS

- Always Gallant, P. Fahrbach
- Farewell, T. H. Klein
- Fun of the Roller Skates, F. A. Jowell
- The Little Bell, Hamilton
- Starry Eyes, F. A. Jowell
- Flourette, L. Gobbaerts
- Adrienne, Amanda Kennedy
- Addie, Sampson
- The Sailor Boy, Jowell
- Bella Bocca, Waldteufel
- St. Botolph, N. K. Bacon
- Tulip, H. Lichner

QUICKSTEP @ 10 CTS

- Wood-Up, J. Holoway

MAZURKA @ 10 CTS

- Self Romance, E. J. Stoward

POLKA MAZURKA @ 10 CTS

- Palmetto, Ethridge

GALOP @ 10 CTS

- Morea, Amanda Kennedy
- Dancing on Our Yacht, Peller
- Galop, E. Audran
- Light Baggage, Pletko
- Cambridge Pretty Girls, J. J. Sawyer

FANTAISIES DE SALON @ 10 CTS

- A Strange Country, G. Lango
- Seashore Dreams, Wolff
- Carnation, H. Lichner
- Chimes of Normandy, Young
- Organ Voluntary, Rink
- Caprice de Gregh, (Gavotte) Lou Dinmore
- Francis, Shumann
- Holiday Morning, Hiltz
- Lohengrin, Leybach
- Mexican Serenade, Otto Langoy
- Pizzicati from Sylvia, Leo Delibes
- The Maid from the Highlands, Lango
- Candor, Heller
- Last Rose of Summer, G. E. Jackson
- Only in Fun, Morley

MARCHES @ 10 CTS

- Amazon, Michaels
- Funeral March, T. H. Klein
- Sullivan's Grand March, Bowon
- Strogoff, M. Strogoff
- Wedding, Mendelssohn
- White Elephant, J. W. Whorlor
- Watch on the Rhine, H. Emma
- Fatinitza, Suppo
- Foufels, do
- Minnehaha, F. A. Jowell
- Gen. Grant's Funeral March, G. E. Jackson
- Jansen, Amanda Kennedy
- Jumbo, V. D. Bygert
- Jolly Tar, Moul
- Beggar Student, C. Millocker

CHANSONS ANGLAISES @ 10 CTS

- Thou art gone from my gaze, by G. Linley
- The Blue and the Gray, by T. M. Finch
- The Golden Shore, by A. S. Gatty
- The Robin Redbreast, by Albert
- The Dot upon the I, by J. Lovet Snow
- The Bridge, by Carow
- The North Wind, by Gatty
- The Dream of a Violet, by Roedel
- The Dear Old Farm, by N. B. Sargent
- The Man and the Bee, by C. F. Horn
- The Clang of the Wooden Shoe, by J. L. Molloy
- The Ship goes up, up, up, by W. M. Lutz
- What's on Whispering 'bout, by C. H. Hopper
- When the Swallows Homeward Fly, by F. Abt
- When Jennie was raking the hay, by J. L. Gilbert
- Watchman, tell us of the Night, by Gounod
- Annie O' the Banks O' Dee, by S. Glover
- You never miss the water till the well runs dry,
- A Summer Shower, by Marzials [by Howard
- A Pilgrim and a Stranger, by Mrs Dana
- By the Blue Sea, by Smart
- Cackle, Cackle, Cackle, by Bagnall
- Como Yo Disconsolato, by D. Dutton
- Call me Thine Own, by Halevy
- Cradle Song, by Mendelssohn
- A Christmas Carol, by J. H. Snow
- Coming thro' the Rye, by Scotch
- Fading, by C. H. Gabriel
- For He's gone and married Yum-Yum
- Good Night, by Clendon
- Good bye, dear love, by Pinsuti
- Home, sweet home, by Bishop
- How are you, by J. H. Snow
- Heart Whispers, by Abt
- Home so Blest, by F. Abt
- Harp of the Winds, by Abt
- It never comes again, by R. Stahl
- I dreamt I dwelt in Marble Halls, by Balfo
- I wander'd by the Brook side, by James Hine
- Jesus, Refuge of My Soul, by Menninger
- Jane's Choice, by Claribel
- Keep us safely to the end, by G. D. Burchmore
- Land of Rest, by Pinsuti
- My Mind and Heart, F. Van Beck
- My love beyond the Sea, by Sullivan
- See how it Sparkles, by Lecocq
- Shedding tears o'er Mother's grave, by R. W.
- Sing hey, the merry Maiden and the Tar,
- Swoll Song, by H. C. Talbert [by Sullivan
- Scenes that are Brightest, by Wallace
- Remember poor Mother at Home, by J. Thornton
- Remember your Mother, by M. Hennessy
- Pity the Poor, by J. J. Sawyer
- Pity Me, by J. T. Patterson
- Out on the Rocks, by Dolby
- Off in the Silly Night, by T. Moore
- One of the Finest, by Gus Williams
- Oh, Foolish Far, by Gilbert & Sullivan
- Other Days, by W. M. Donnolly
- Over the Garden Wall, by Harry Hunter
- Only the Night Wind Sighs Alone, by Sullivan



RECOMMANDE COMME ETANT LE MEILLEUR REMEDE.

J'ai souffert deux ans du manque de sommeil par suite de travail. Ayant fait usage du Tonic du Père Koenig, je me suis parfaitement guéri. Je recommande ce remède comme le meilleur pour de telles maladies semblables.

UN BIEN MAUVAIS CAS.

Un jeune homme de 22 ans, épileptique depuis 20 ans, tombait en convulsions 10 à 12 fois par jour. C'était un bien mauvais cas à guérir. Cependant ayant fait usage du Tonic du Père Koenig, il n'a plus eu de crises et est en train de faire de très bonnes études. Il est parfaitement guéri.

WEST LAKES, N.-Y., 12 Mars 1904. Ma femme souffrait d'hystérie et avait fait usage du Tonic du Père Koenig, et s'est parfaitement guérie. Elle avait bien que mal, attendez que je puisse recommander les garanties qu'elle m'a données capable de faire.

GRATIS - Un livre important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les maladies nerveuses peuvent à tout instant se rendre sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Père Koenig, 26 Fort Wayne, Ind., U.S.A., depuis 1870, et est actuellement répandu dans toutes les pharmacies.

KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL. A vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 par \$5. A Montréal, par E. Leonard, 113 rue St-Laurent.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

- Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE.
Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.
Désirez vous un commis ? Annoncez dans LA PRESSE.
LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.
Désirez vous une servante ? Annoncez dans LA PRESSE.
Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.
Désirez-vous retrouver un article perdu ? Annoncez dans LA PRESSE.
Tout le monde reçoit LA PRESSE.
Désirez vous un emploi quelconque ? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE PAR JOUR POUR LA SEMAINE FINISSANT LE 24 AOUT 1903,

31,016

Bureaux

71 et 71a Rue Saint-Jacques, Montréal.

Liste des numeros parus dans la Bibliothèque a Cinq Cents

- Le Banquier des Pirates, 1re série.
L'Archipel en feu, 2e série.
L'Ancre de l'Inde, 2e série.
Le Petit Vieux des Ratiognoles.
La Rose Blanche, 1re série.
Le Dernier des Enfants d'Elouard, 2e série.
Le Pêcheur de Perles, 1re série.
Les Frères de la Côte, 2e série.
Les Voleurs de Chevaux, 1re série.
La Chasse aux brigands, 2e série.
Le Peau Rouge, 3e série.
Le Crime de Pierrette, 1re série.
La Révélation, 2e série.
Colomba 1re série.
La Vengeance Corse, 2e série.
Le Fou Yegof, 1re série.
L'Invincible, 2e série.
Le combat de Falkenstein, 3e série.
L'Honnête Criminel.
Le bureau de Poste de St Martin-les-Monts, 1re série.
Bon sang ne peut mentir, 2e série.
Valerio 3e série.
L'Héritage Fatal, 1re série.
Le Jettatore, 2e série.
La Jeune Indienne, 1re série.
Partie pour le Canada, 2me série.
Les Chevalliers de l'As de Pique, 1re série.
La Fille de Margared, 2e série.
Le Diamant Caché, 1e série.
Camille, 2e série.
Le Testament du Commandeur, 3e série.
Une Famille Corse.
La mort de Pierre Duverney, 1re série.
La Folle, 2e série.
Le Sacrifice de Germaine, 3e série.
La Vengeance, 4e série.
La Justice de Dieu, 5e série.
Ginette.
La Chasse à l'Héritage, 1re série.
Le bal Masqué, 2e série.
Les Deux Sœurs, 3e série.
Le Revenant, 1re série.
Tom Sandon, 2e série.
L'Œil de Vichnou, 3e série.
L'Homme à l'oreille cassée, 1re série.
Le colonel Fougas, 2e série.
Ven de Haine.
1re série. Le Chat du bord.
2e " La Bruie-Gueule.
3e " Philopen le Poulpican.
4e " Chouans et Républicains.
5e " A coups de fusil.
6e " L'Enlèvement de Joann.
7e " Kernoo.
8e " A la Balonnette.
9e " Le secret de Philopen.
10e " Crochetout.
Le dernier des Trémolin.
Le manieur de Poudre.
L'Assassinat de Versailles.
Le crime de la rue St Laurent.
1re partie. Le Meurtre.
2e " La chaise à l'Homme.
3e " L'Expiation.
La mort d'un Forçat.
1re partie. L'Évasion du Bagne.
2e " Forçats et Gendarmes.
3e " La mort de Rouget.
Le condamné à Mort.
1re partie. Le Mort Ressuscité.
2e " L'Echafaud.
Les Ecumens de Rivieres.
1re partie. Les débuts du Bassin.
2e " A la recherche de son Père et fils.
Vingt ans à la Bastille.
L'Assassiné Vivant.
1re partie. Le Crime.
2e " Disparu.
3e " Le Détective et 1re partie de Floréal.
Floréal, 1re partie.
2e partie. Dans les Mines.
3e " La famille Charlot.
San-Cœur 1re série.
La Voix Maudite, 2me série.
Le Fou, 3me série.
Le Mariage ou l'Echafaud, 1re série.
L'Assassin de sa Femme, 2e série.
Le Mari empoisonné, 3e série.
Une misérable fin, 4e série.
Les Jeunes Filles de Paris, 1re série.
Les Mauvaises Langues, 2e série.
Le Secret d'une Morte, 3e série.
Le Cœur et l'Honneur, 1re série.
Ivresse du Cœur, 2e série.
Hésépolis et Suicide, 3e série.
Les Mariages d'Intérêt.
1re série. Un Mariage d'Inclination.
2e série. Un Duel au Mariage.
3e série. Les Mariages d'Amour.
4e série. Un Mariage Heureux.
Le Deux Rivaux, 1re série.
Deux Epreuves, 2e série.
Le Mariage Rompu, 3me série.
Le Belle suicide, 4ème série.
Le Pardon.
1re série. Les Fiançailles.
2e série. Le Devoir ou l'Honneur.
3e série. Les Tempêtes de la Côte.
4e série. Un Double Mariage.
Graziella, 1re série.
Une Tombe, 3e série.
Le Fou par Amour.
Les Brigands, 1re série.
Une nuit d'anglaise, 2e série.
La Maison du Franc, 3e série.
Le Beau-François, 4e série.
Le Loup dans la Bergerie, 5e série.
Le Rancho de Vasseur, 6e série.
Le Vol et l'Amour, 1e série.
L'Epreuve, 2e série.
Le Malfaitteur, 3e série.
Je vous tuera, 4me série.
Vendue par son Père, 1e série.
Les Anglois d'un Père, 2e série.
Le bon Ange, 3e série.
Le Coupable, 4e série.
Une Révélation Périble, 5e série.
Un coup de théâtre, 6e série.
Les chevaliers du couteau, 1re sé.
La lettre enchantée, 2e série.
Un Drame dans un puits, 3e série.
Amour! Amour! 4e série.
Les Gueux, 5e série.
La Fille de la Victime! 6e série.
La Sentence, 7e série.
Une Légende Indienne, 1re série.
Le Sorcier, 2e série.
La Vengeance d'une Femme, 3e série.
Deux Haines, 4e série.
Les Deux Orphelins, 1re série.
Les Ravisseurs, 2e série.
Enlèvement et Duel, 3e série.
La Frochard, 4e série.
La Petite Aveugle, 5e série.
Le Mariage Forcé, 6e série.
Le Calvaire d'une Orpheline, 7e série.
L'Hi-toire de Marianne, 8e série.
La Prison des Fiancés, 9e série.
L'Egoïsme du Cœur, 10e série.
Une Famille qui tue, 11e série.
L'Aveu, 12e série.
La Fin d'une Infortune, 13e série.
Fin d'une Misérable, 14e série.
Amour et Bonheur, 15e série.
Jean Loup.
1e série. Jean Loup.
2e série. Légende de l'homme sa-
3e série. L'Amour d'un Sauvage.
4e série. L'Enfant du Malheur.
5e série. Deux Larmes.
6e série. L'Oiseau Noir.
7e série. Colombe et Vautours.
8e série. Le Commencement de la
9e série. Le Dossier d'un Bandit.
10e série. Un Bouquet Salt Parier.
11e série. Le Réveil de Joanno.
12e série. Le Réveil-Vous.
13e série. La Mémoire du Cœur.
14e série. Rusé contre Rusé.
15e série. Le Triomphe de la Ca-
16e série. L'Argent n'est Rien.
17e série. Les yeux d'une Femme.
18e série. Le Mort Vivant.
19e série. Vengeance de Femme.
20e série. Le Vrai Chatiment.
21e série. La Belle Droyah.
La Dame en Noir.
1e série. La Dame en Noir.
2e série. La Provocation.
3e série. Une Page d'Amour.
4e série. L'Enlèvement de l'Enfant.
5e série. L'Enfant Retrouvé.
6e série. Amis et Rivaux.
7e série. Le Réveil d'une Volonté.
8e série. Prologue d'une Sombre
9e série. Bonheur Perdu.
10e série. La Revanche de Blanche.
11e série. Soldats et Bandits.
12e série. Douleur d'Amour.
13e série. Souffrance Inconnue.
14e série. Rayon de Soleil.
Sergo Panino.
1e série. Sergo Panino.
2e série. Entre Femmes.
3e série. Gendres et Belle-Mère.
La Belle Classée.
Toute une Jeunesse.
1e série. Toute une Jeunesse.
2e série. L'Amour Partagé.